

Adaninaulango (voy. p. 370). — Dessin de Riou d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

VOYAGE AU GABON ET SUR LE FLEUVE OGOOÛÉ, PAR M. ALFRED MARCHE.

1875-1877 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS¹.

I

Objet du voyage. — Arrivée au Gabon. — Souvenirs. — Départ pour l'Ogôoué. — Excursion au lac Asingo. — Pays inondé. — Visite à l'ancien village du Roi-Soleil. — Sam-Quita. — Cameron.

Le 19 octobre 1875, j'arrivais au Gabon sur le *Loiret*. J'avais été chargé par M. le ministre de l'instruction publique d'accompagner, en qualité de naturaliste, l'expédition française qui, sous les auspices des deux ministères de la marine et de l'instruction publique, allait tenter de continuer le voyage d'exploration que j'avais commencé dans ces parages avec mon ami regretté le marquis Victor de Compiègne. Ce voyage avait été malheureusement interrompu par l'hostilité des indigènes : n'étant que deux, sans un soldat, nous

n'avions pu forcer le passage. Cette fois, l'expédition comprenait quatre blancs et une vingtaine d'hommes armés de chassepots.

J'avais espéré continuer mes voyages avec mon ami de Compiègne. Sa santé, épuisée par notre première exploration dans ces parages, ne lui permettait pas d'en tenter immédiatement une seconde. La terre d'Afrique devait cependant lui être fatale : quelques mois plus tard, il y succombait, pendant mon absence, loin de la France et des siens, et la première nouvelle qu'on m'annoncerait à mon retour à la côte devait être celle de sa mort.

1. Nos vues sont dessinées d'après l'album de voyage de M. A. Coffinières de Nordeck, enseigne de vaisseau.

L'expédition française de 1875 était placée sous les ordres de M. Savorgnan de Brazza, enseigne de vaisseau, auquel était adjoint M. Noël Ballay, aide-médecin de marine. M. de Brazza, qui avait passé en 1874 avec la *Vénus* au Gabon, pendant que j'étais dans l'intérieur, me proposa de l'accompagner et j'acceptai.

Le récit que j'écris ici se borne à la part personnelle que j'ai prise à l'œuvre commune. Je passerai donc rapidement sur la marche générale de l'expédition, et m'en tiendrai à ce qui me concerne.

J'eus le plaisir, en arrivant au Gabon, d'y retrouver quelques anciens amis : MM. de Lansac, enseigne de vaisseau; Larand, aide-commissaire, qui devait mourir quelque temps après; M. Bossumo, pharmacien; M. Le Trocquer, qui commandait encore le *Marabout*. Tous ces messieurs vinrent, ainsi que M. Fourest, enseigne de vaisseau qui arrivait avec nous de France, me conduire à bord du *Pionnier*. Pauvre *Pionnier*! Lui qui avait été construit pour porter Livingstone sur le Zambèze, il servait maintenant au commerce de bois d'ébène et de caoutchouc! M. Jobet, qui nous a toujours témoigné la plus grande obligeance, et à qui j'offre ici l'expression de ma reconnaissance personnelle, m'avait gracieusement offert le passage jusqu'à Lambaréné où je devançais l'expédition pour acheter des pirogues et engager des pagayeurs.

Nous partîmes ensemble le 27 octobre. Après avoir côtoyé les îles de palétuviers qui obstruent l'embouchure de l'Ogôoué dans la baie de Nazareth, nous entrâmes dans le fleuve avec la marée. Dans toute cette partie de son cours, il est bordé à perte de vue par les rives basses, tristes, que forment les palétuviers. A mesure qu'on avance, le tableau devient plus pittoresque; le fleuve s'élargit devant le village Djogo et forme une nappe d'eau de mille à douze cents mètres; à cette hauteur il reçoit les affluents du lac Asingo, et se divise en deux branches dont l'une va former le Fernand-Vaz. Peu après, on arrive chez les Gallois. Le pays s'élève et se couvre de palmiers et de cotonniers : ces derniers sont de beaux arbres qui atteignent jusqu'à vingt-cinq et trente mètres; le tronc s'élance d'un seul jet jusqu'à une grande hauteur avant d'étaler ses branches en éventail; tout un côté de l'arbre est parfois en pleine frondaison et présente un beau vert, tandis que le côté opposé semble poudré à frimas par la neige blanche qui s'échappe des coques entr'ouvertes.

Le 31, nous arrivions à la factorerie Hatton et Cokson, dont M. Jobet est le représentant; j'y reçus l'hospitalité à laquelle m'avait accoutumé notre ami M. Sinclair, que je trouvai faisant ses préparatifs pour retourner en Europe.

Au-dessous des factoreries, le lit de l'Ogôoué n'a guère plus de deux cents à deux cent cinquante mètres de large; en effet, à peu près à la hauteur des établissements européens, il se partage en deux bras, dont l'un est la rivière Jougavisa. En face d'Adanlinan-

lango, le village au pied duquel se trouvent les établissements, et dont le nom veut dire : *espion*, ou *qui voit de tous côtés*, le fleuve s'étend, parsemé d'îles boisées et de bancs de sable qui le divisent en trois chenaux; ici sa largeur atteint douze ou quatorze cents mètres au moins; sur la rive opposée on distingue, au milieu des arbres, le village de Lambaréné; au-dessus des îles, l'Ogôoué conserve cette largeur jusqu'à l'embouchure de la rivière N'gounié, grand affluent qui arrive du sud. La rivière N'gounié est large de trois à quatre cents mètres. En 1874 j'y avais fait une excursion avec de Compiègne; elle forme, à cinquante milles au-dessus de son confluent, la chute de Samba, appelée chute Eugénie par Duchailly, qui ne l'a pas vue. En amont de la chute de Samba, son lit, obstrué par des îles, des bancs, des rapides, s'élargit considérablement et atteint environ six cents mètres : sa pente est très-rapide et son courant violent; ses rives deviennent escarpées et l'on s'engage dans la région montagneuse.

Le 1^{er} novembre, je traversai la rivière pour aller à Lambaréné, chez Rénoqué, le vieux roi aveugle des Inenga, auquel les pirogues avaient été commandées à l'avance. Comme de juste, en apprenant l'arrivée d'un blanc, il était devenu introuvable : rien n'était prêt, ni les hommes ni les embarcations.

Ces pirogues sont faites d'un seul morceau; on les fabrique en creusant un tronc d'arbre; elles sont par conséquent très-lourdes, mais aussi fort solides, et elles ont de plus l'avantage de ne jamais couler. On en fait de toutes dimensions; il y en a qui ont trois mètres de long sur quarante centimètres de large, et dans lesquelles un homme ou deux pagayent debout; d'autres sont longues de dix-huit à vingt mètres, et larges d'un mètre; elles portent de trente-cinq à quarante pagayeurs; elles sont plates, effilées de l'avant qui se relève pour ne pas embarquer d'eau dans les rapides, et légèrement renflées au milieu et à l'arrière. A l'avant se placent deux ou trois hommes, les plus habiles et les plus forts; ils connaissent les rapides et les passages, et dirigent la manœuvre; derrière eux sont entassés les bagages, sur lesquels s'assoit le propriétaire de l'embarcation; l'arrière, jusqu'au milieu de la pirogue, est occupé par les pagayeurs, qui se tiennent debout sur deux rangs. Enfin, tout à fait à l'arrière, un homme gouverne sur le plat-bord, soit avec une perche, soit avec sa pagaie.

Quand les noirs veulent faire une pirogue, ils creusent le tronc d'un arbre à l'endroit même où il a été abattu. Si cet arbre se trouve loin d'un cours d'eau, ce qui arrive le plus souvent, on n'achève pas la pirogue sur place, de crainte que dans le trajet elle n'éprouve de trop grosses avaries; on se contente de la dégrossir; après quoi le propriétaire s'approvisionne d'alougou (eau-de-vie de traite) et de tabac; il convoque tous ses amis pour l'aider à la traîner, ce qui ne se fait pas sans force cris et libations. Une fois au bord du fleuve, on la finit complètement, puis

on la laisse tremper quelques jours dans l'eau en maintenant l'écartement des parois par des étrésillons; lorsqu'elle y a suffisamment séjourné, on la laisse sécher à moitié, on la flambe intérieurement et extérieurement: elle est alors terminée. Nouvelle fête mêlée de danses, de chants, de scènes de fétichisme, après quoi on la lance définitivement à l'eau, et tout le monde se précipite dedans pour l'essayer. Pour faire une pirogue de grandeur moyenne, il faut au moins deux mois. Pour tout outil, on se sert d'une petite hachette dont le fer n'a pas plus de cinq ou six centimètres de large, et d'une herminette de même dimension, instruments qui ne permettent pas d'aller

très-vite; en outre, comme chez le nègre le repos passe avant tout et qu'il ne se presse jamais, attendu que pour lui le temps ne compte pas, il arrive souvent qu'une pirogue reste plus de six mois sur le chantier.

Les essences dont se servent les indigènes pour ce genre de construction navale sont l'Ocoumé (*Amyris sp?*) et le Pondja, arbres magnifiques qui s'élancent d'un seul jet, presque sans nœuds, jusqu'à des hauteurs prodigieuses.

Je fus donc obligé d'aller au lac Asingo chez les Adjoumba pour en chercher.

Le lac Asingo est situé sur la rive droite de l'Ogôoué



Au lac Asingo. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

nous y allâmes par la rivière Jougavisa, le bras de l'Ogôoué dont j'ai parlé plus haut. La Jougavisa se divise à son tour en deux branches: l'une va directement rejoindre l'Ogôoué en formant ainsi une grande île; l'autre gagne le lac Asingo qui se verse lui-même dans le fleuve par trois bras. C'est un des plus grands lacs de la région. Sur la rive droite de ce lac s'en trouvent deux autres plus petits, ce qui pourrait venir à l'appui des travaux de MM. les officiers de marine de Lansac, Fouret et Mouneyres, qui ont émis l'idée que, dans des temps plus reculés, l'Ogôoué a dû se déverser dans l'estuaire du Gabon.

Je me mis en route avec M. Manet, un Sénégalais attaché à la factorerie, et grâce à lui je pus enfin trouver ce que je cherchais. Nous allâmes le soir même nous établir sur une île du lac que j'avais déjà visitée avec de Compiègne en 1873.

Je trouvai le pays tout autre. Des villages entiers avaient disparu ou changé de place. Les Bakulais avaient gagné du terrain de tous côtés; à l'heure qu'il est, ils envahissent les Gallois et les Inenga.

Les eaux étaient plus hautes que je ne les avais encore jamais vues dans l'Ogôoué, qui éprouve par an deux crues arrivant à peu près à époque fixe, avec

deux maxima : l'un en juin, l'autre en décembre.

En ce moment le pays présentait un aspect absolument désolé : tout était inondé sur les bords du fleuve, et les villages baignaient dans l'eau ; les habitants s'étaient réfugiés sur les hauteurs ; de temps en temps on les voyait en canot venant chercher dans les villages les ustensiles dont ils avaient besoin et leurs poules réfugiées sur les toits.

Le 5, j'achetai enfin une pirogue ; j'allai immédiatement en voir une autre chez les Pahouins ou M'fans, sur lesquels je ne m'étendrai pas ici, attendu que ces anthropophages ont déjà été décrits mainte et mainte

fois. Les hommes sont assez bien faits ; mais la plus belle moitié du genre humain est laide et sale au delà de toute expression. Le soir, je retournai coucher sur mon île, et après avoir terminé mes marchés, je revins à la factorerie. Pendant que je m'y trouvais, je vis arriver un envoyé des Gallois. Ceux-ci se décidaient à me demander pardon des misères qu'ils nous avaient faites et des vols qu'ils avaient commis lors de notre premier voyage. Je pardonnai immédiatement, car nous allions avoir besoin d'eux ; l'ambassadeur retourna porter la nouvelle aux siens : tout le monde accourut me dire *M'bolo*, *Maléci* (Bonjour, Marche), me pro-



Campement à Sam-Quita. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

diguer des assurances de concours et me demander comment allait Compini (de Compiègne).

J'allai visiter l'ancien village de N'Combé, le Roi-Soleil. Les femmes me reconnurent et vinrent me demander du tabac et de l'alougou. Depuis la mort de leur chef, ces pauvres gens sont bien déçus de leur ancienne splendeur. Le village tombe en ruine, les femmes ont à peine un lambeau pour se couvrir. On voit bien que la factorerie allemande est partie et que Walker n'est plus là.

Trois semaines après mon arrivée, j'étais rejoint par l'expédition, et je partais de nouveau en avant pour monter jusqu'à Sam-Quita chez les Bakalais. Là, je

devais engager des hommes qui me feraient remonter jusqu'à Lopé, d'où j'enverrais les Okanda prendre M. de Brazza avec ses hommes et le reste des bagages. J'arrivai le 12 décembre à Sam-Quita, où je restai jusqu'au 14 janvier.

L'Ogôoué, à Sam-Quita, est large de huit à neuf cents mètres ; au-dessus, il forme des îles boisées, et, à la saison sèche, découvre de grands bancs de sable, sur lesquels se rassemblent alors les hippopotames : à ce moment, on rencontre ces monstres en grand nombre dans le fleuve ; pendant les hautes eaux, ils se réfugient dans les lagunes et les petits affluents.

Le 15 décembre, je vis arriver N'dingué, grand



Villages inondés. — Dessin de Ritou, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Norddeck.

chef Bakalais, revêtu de la tunique galonnée qu'il portait déjà en 1874, et qui nous l'avait fait surnommer *l'employé du gaz*. Il venait m'amener ses hommes, conduits par son fils qui devait dans la suite nous jouer plus d'un tour.

Je passai là des journées bien monotones et bien longues, attendant l'arrivée des bagages, et celle des Bakalais qui devaient me conduire; non-seulement, aussitôt la nuit arrivée, nous étions assaillis par d'innombrables légions de moustiques, mais, même le jour, nous étions tourmentés par des moucheron microscopiques: aussi étions-nous obligés de nous tenir près du feu, dont la fumée les éloignait. Je venais à la veillée m'asseoir au milieu du cercle de mes hommes et je les écoutais se raconter des histoires. Presque tous étaient *marabouts*, c'est-à-dire mahométans; un seul, Samandikou, était ce qu'au Sénégal on appelle *marabout sangara*, c'est-à-dire qu'il n'était pas chrétien, et que, d'un autre côté, il n'était pas un vrai marabout puisqu'il buvait toute espèce d'alcool; aussi ses camarades, qui du reste l'aimaient beaucoup, ne lui épargnaient-ils pas les plaisanteries, disant que ceux qui boivent du *sangara* (eau-de-vie) ont le cœur boiteux et sont des lâches.

Le 1^{er} janvier 1876, je me décidai à entourer le campement de palissades, pour tenir éloignés les voleurs et surtout les indiscrets. Tout en finissant d'exécuter ces travaux, je me rappelais que, deux ans auparavant, jour pour jour, j'étais obligé de me fortifier plus sérieusement à Adanlinanlango, après la mort de N'Combé, le Roi-Soleil, au moment où les gens du cap Lopez voulaient assassiner Walker et nous forcer à redescendre. A quatre heures, je vis arriver M. de Brazza sur la chaloupe de la maison allemande.

Dès le lendemain, M. de Brazza repartait. Moi-même je ne tardai pas à plier aussi bagage.

La veille de mon départ, je payai à mes payeurs la moitié de leur solde d'avance; j'eus ce jour-là la visite d'un commerçant allemand qui m'annonça que Caméron était arrivé à la côte. J'appris ce grand fait avec une joie mêlée d'un certain retour mélancolique. Caméron venait de traverser l'Afrique entière; il était parvenu au bout de sa tâche; il est vrai qu'il est Anglais, et que, par conséquent, il a été soutenu. Or, il faut bien qu'on le sache: si l'argent est le nerf de la guerre, il n'est pas moins le nerf des voyages. Nous ne manquons pas en France d'hommes capables de grandes choses: ce qui manque à ces hommes, c'est l'argent, que l'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne ne marchendent pas à leurs explorateurs.

II

Départ de Sam-Quita. — Chez les Okota. — Fuite de mes payeurs. — Arrivée à Lopé. — Anciennes connaissances. — Je retrouve notre casque. — Le docteur Lenz. — Un voleur puni. — Le prix du sang. — J'ai un grand fétiche. — Histoires de gorilles.

Le 14 janvier 1876, je partais enfin en avant pour

tâcher de gagner Lopé. Dès les premiers jours, mes hommes commencèrent à dire qu'ils ne pourraient aller que jusqu'aux Okota, quoiqu'ils fussent engagés et payés pour aller jusqu'aux Okanda, et il était facile de prévoir que je ne parviendrais pas à mon but sans difficultés. Le 16, j'arrivai à un grand village Bakalais en formation qui se trouve au pied des premiers rapides, et presque en face duquel est un village d'Oseyba où j'achetai des vivres.

Le 20 janvier, nous atteignîmes le village de Kindja, situé à côté de celui où nous nous étions arrêtés en 1874; je m'y rendis le lendemain, et j'allai m'asseoir sous l'arbre qui nous avait abrités, mon pauvre de Compiègne et moi, lors de notre retour. Nous y avions campé, le cœur joyeux, nous regardant comme arrivés, et aujourd'hui je venais y faire palabre pour prévenir la fuite de mes hommes; c'est du reste ce qui arrive à cet endroit à tous ceux qui remontent le fleuve, car les Okota tâchent toujours d'effrayer les payeurs, et leur vendent même de petites pirogues pour qu'ils puissent s'enfuir.

La plupart des lecteurs de *Tour du Monde* ont eu déjà souvent l'occasion de lire ce mot de palabre; je me bornerai donc à en rappeler brièvement la signification.

Le mot palabre se prend dans beaucoup d'acceptions très-diverses: on appelle, en principe, palabre, toute discussion qui doit se dénouer par un jugement arbitral, et ce mot désigne également le tribunal qui juge et le procès qui se débat. Par extension on entend par palabre, non-seulement le procès en lui-même, mais encore toute querelle, toute discussion qui peut donner lieu à un procès de ce genre; les blancs ont souvent des palabres avec les noirs; les noirs en ont constamment entre eux. Le règlement des palabres entre noirs est généralement confié aux chefs ou aux féticheurs d'une tribu voisine. Ce n'est point une petite affaire que de régler un palabre, car il n'y a pas que les parties en cause qui discutent leur fait: tout assistant peut prendre la parole, et tout le monde s'en mêle. Ce sont alors des démonstrations sans fin, des discours interminables, entremêlés quelquefois de cérémonies fétichistes, et il arrive souvent que sur un palabre s'en greffent deux ou trois nouveaux, à mesure que la question s'embrouille. Les palabres tiennent une grande place dans la vie des noirs: c'est une fête, une occasion de se déplacer, de discuter, quelquefois de faire bombance, et l'on s'y rend en foule de plusieurs lieues à la ronde.

Ce que je redoutais le plus m'arriva bientôt. Trois de mes hommes s'enfuirent en m'emportant un fusil et les étoffes qu'ils avaient reçues en paiement. Le lendemain, ce fut une fuite générale de mes Bakalais. Je fus averti un peu tard, et ne pus en rattraper que six, en courant moi-même après eux, au grand étonnement des Okota qui, disaient-ils, n'avaient jamais vu un blanc marcher aussi vite. Ces messieurs m'avaient amené à ce qu'ils voulaient: je demeurais seul; j'étais

obligé par conséquent de rester chez eux, ou d'accepter les conditions exorbitantes qu'ils mettaient à leur engagement. J'entrai en pourparlers avec un chef Okanda nommé Achouka, qui commande un village situé à l'embouchure de la rivière Ofôoué dont j'aurai l'occasion de reparler plus loin, et qui, après avoir reçu mes cadeaux, me promit de monter chercher des hommes pour venir nous prendre; mais, après un palabre avec les Okota, il devint à son tour invisible, et alla se cacher dans un autre village.

Le 22, M. de Brazza me rejoignit et me dépassa : il devait m'envoyer du monde de l'ancien village d'Edibé, mais il ne put en trouver.

Enfin, après m'être fâché, après avoir palabré mainte et mainte fois, je finis par engager des hommes qui, une fois tout terminé, vinrent m'apporter un cabri et deux poules, pour me faire oublier leurs mauvais procédés et leurs mensonges dont ils étaient, disaient-ils, honteux. Je rejoignis le jour même M. de Brazza et nous continuâmes notre route ensemble jusqu'à Lopé.

Nous y arrivâmes après vingt-huit jours de fatigues et de tracas sans cesse renaissants, après avoir chaviré plusieurs fois, et avoir perdu une partie de nos marchandises et de nos bagages dans les rapides qui étaient fort mauvais, par suite de la grande baisse des eaux.

Lors de mon premier voyage à Lopé, les eaux étaient plus hautes, et le pays m'avait offert un aspect complètement différent.

En débouquant de la passe appelée par les indigènes la Porte de l'Okanda, nous avions devant nous une vaste nappes d'eau qu'on eût prise pour un lac, puis de belles plaines qui l'encadraient et où l'on apercevait des troupeaux de buffles sauvages paissant comme dans nos prairies leurs congénères civilisés; cette fois nous n'apercevions devant nous que des bancs de roches et le lit du fleuve; à l'horizon, les rives, dominant quelque peu l'Ogôoué, nous cachaient Lopé et ses plaines.

On s'étonne quelquefois de voir les relations des différents voyageurs qui ont parcouru une même région concorder si peu entre elles; on ne se rend généralement pas assez compte de ce fait, que, indépendamment de la façon particulière d'observer du voyageur, de l'état moral et physique dans lequel il se trouve et qui influe forcément sur l'impression ressentie, la physionomie d'une vallée, surtout quand il s'agit d'un fleuve comme l'Ogôoué, se métamorphose sans cesse. Elle varie, pour ainsi dire, de jour en jour, suivant la saison, suivant la hauteur des eaux; et les détails, principalement en ce qui regarde le lit de la rivière, changent à chaque instant. Où l'on a passé la veille, on trouve quelquefois un banc de sable ou de roches, et la route est barrée; où l'on a été obligé de décharger les pirogues, on passe sans difficulté. De plus, les habitants transportent facilement leurs pénates d'un point de

la rivière à l'autre et les villages se déplacent sans cesse.

Pour nous en tenir à l'Ogôoué, les eaux de ce fleuve changent de largeur, de profondeur, de couleur à chaque saison; lorsqu'elles montent, elles entraînent des détritons de toute sorte, du limon, et deviennent boueuses et sales; mais la saison sèche une fois bien établie, elles sont d'une limpidité remarquable.

Je ne retrouvai pas à Lopé la case que nous avions habitée en 1874, mais je revis nos anciens propriétaires qui vinrent me demander, ainsi que tous les Okanda, si je les reconnaissais. Dans la journée, arriva Boïa, qui remplace son oncle Avélé; il avait sur la tête le fameux casque de pompier que nous avions donné à celui-ci. De marmiton qu'il était, il se pose maintenant en roi de tous les Okanda, mais il a beaucoup de compétiteurs. Cependant, je crois qu'après s'être débarrassé d'une manière ou de l'autre de ses rivaux, N'doundou, Achouka, etc., il arrivera à exercer une véritable influence, soutenu qu'il est par Bouendja, chef de la rivière et féticheur.

Le lendemain, on nous annonça l'approche du docteur Lenz, qui venait nous faire visite. Il était installé à quatre ou cinq heures de marche de nous; depuis huit mois il était là, attendant que les Okanda, qui lui promettaient tous les jours de partir, y fussent enfin disposés.

Le docteur Lenz est un Autrichien, docteur en philosophie, envoyé par la Société africaine allemande, qui a cherché à reprendre la suite de mon premier voyage. C'est un homme de taille moyenne, de figure douce, très-patient, trop patient même avec les noirs, qui prennent souvent la patience et la bonté pour de la peur. Aussi ne se sont-ils pas gênés pour le piller. Ils allaient jusqu'à lui décrocher pendant la nuit ses thermomètres : que pouvaient-ils bien en faire?

Quand je lui rendis sa visite, il me raconta que la veille on était venu lui voler à côté de lui une moustiquaire et une couverture; aussi était-il exaspéré. Il avait recommandé à ses hommes une vigilance extrême. La nuit que je passai chez lui, j'étais fort souffrant et ne pouvais dormir; j'entendis Lenz se lever et crier au voleur. Nous sortîmes aussitôt de la case, et les hommes de veille se mirent à la poursuite du maraudeur qui avait pris la fuite. Un de ces voleurs devait enfin payer pour tous. Rattrapé par les hommes du docteur, sommé de s'arrêter et de se rendre, comme il essayait encore de fuir, il fut tué d'une balle qui le perça de part en part. Il tomba en criant : *Mi adioua!* (Je suis mort!) Nous ne retrouvâmes que le lendemain son cadavre dans les herbes.

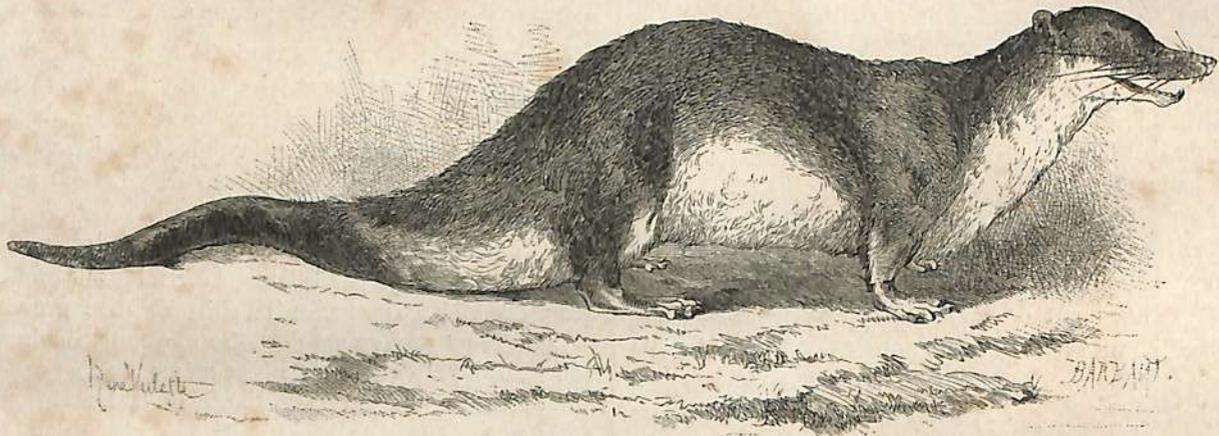
Ce qui est plus étrange, c'est que quelques heures après on vint nous réclamer le prix du sang. Ces coquins demandaient à être payés pour laver le sang répandu; ils espéraient que leur requête serait ad-

mise, car le docteur avait jusque-là subi toutes leurs exigences. Je pris la parole et leur dis qu'on ne pouvait laver le sang avec des marchandises, et qu'il était beaucoup plus simple de prendre de l'eau. J'ajoutai que, s'ils venaient demander une indemnité pour l'homme qu'on leur avait tué, c'est qu'ils approuvaient le vol et s'en déclaraient solidaires : que c'était à eux, par conséquent, à payer tout ce qui avait été volé chez eux au docteur Lenz. Comme ils me connaissaient, et savaient bien qu'ils n'auraient pas raison avec moi, ils se mirent à rire, et déclarèrent que le palabre était fini. Ce n'était, au surplus, dirent-ils, qu'un esclave et un voleur, et les blancs avaient bien fait de le tuer. Cet exemple a profité, car Boïa et les autres chefs Okanda m'assurèrent plus tard que, maintenant qu'ils savent que les blancs tuent les voleurs, ils se garderont dorénavant de les voler.

Je dois dire ici que les Okanda me craignent beaucoup. « On ne peut pas, disent-ils, tuer *Maléci*. » (C'est

le nom qui m'est donné dans le haut de la rivière.) « Nous, Okanda, disaient-ils, nous avons vu les balles des Osseyba arriver sur lui, et tomber. » Ceux des lecteurs qui ont lu le récit du premier voyage que de Compiègne et moi avons fait dans ces parages, se rappelleront qu'à la seconde attaque des Osseyba, au confluent de la rivière Ivindo, je fus atteint au bras par un projectile qui ne me fit aucun mal; ce fait, insignifiant pour nous, a frappé les Okanda, et leur fait dire que j'ai un puissant fétiche qui me garantit des balles.

J'eus la satisfaction, en arrivant à Lopé, de mettre la main sur un *potamogal velox*, petit animal découvert par Duchailu. Il vit à la façon de la loutre. A notre premier voyage nous n'avions pu réussir à nous le procurer. J'en donne ici un croquis. Je trouvai aussi le *colius passer*. Cet oiseau, de l'ordre des passe-reaux, vit isolé dans la plaine, où il se perche sur les grandes herbes; il suspend son nid à la lisière des bois, sur les branches des arbres les plus élevés. Ce nid



Potamogal velox. — Dessin de H. Valette, d'après un spécimen rapporté par M. Alfred Marche.

est artistement construit et fort solidement tressé.

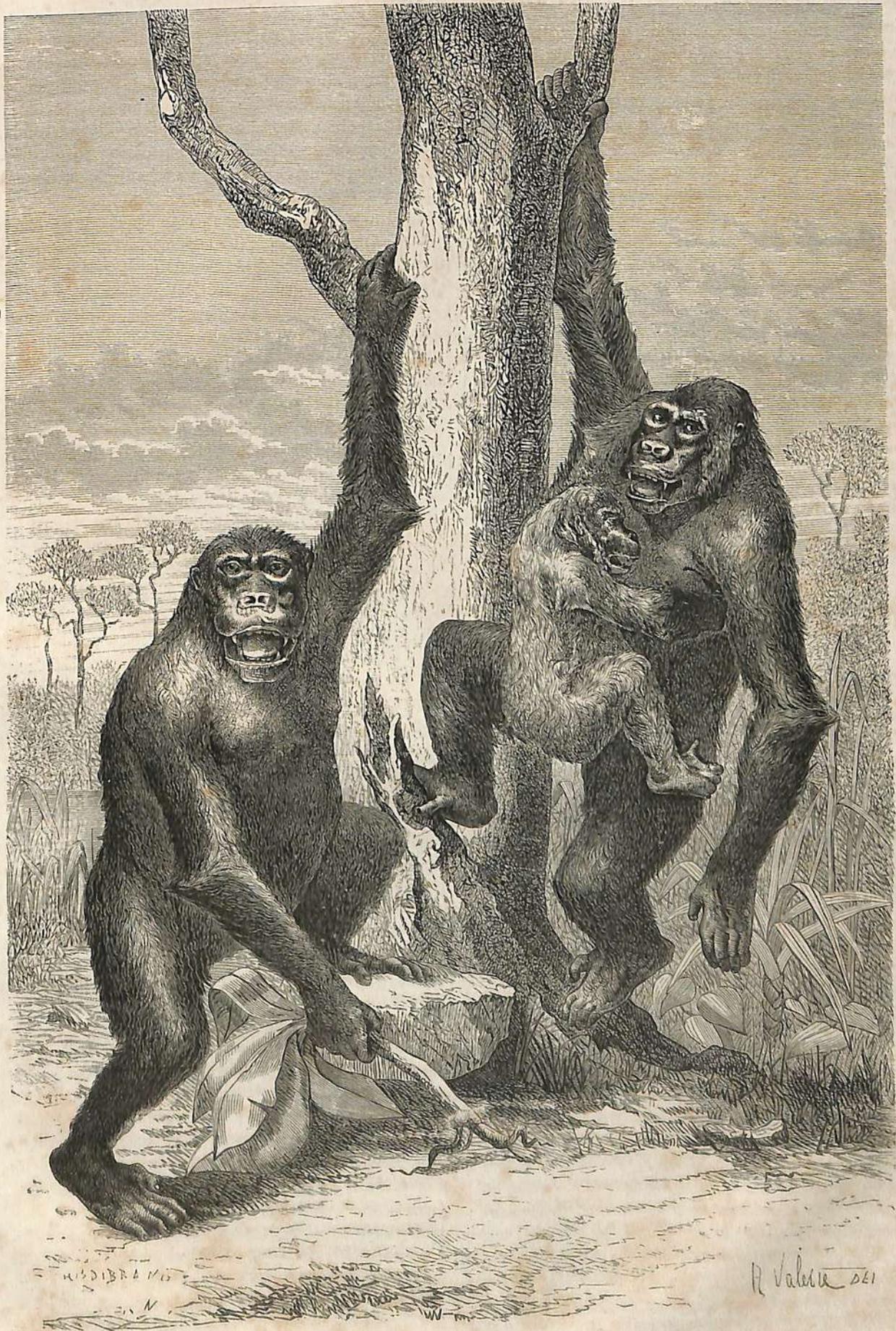
D'autre part, le médecin de l'expédition nous amena une jeune femelle de gorille, qui, quoi que Duchailu ait dit de ses congénères, était d'un caractère très-sociable, trop sociable même, car elle ne pouvait rester seule une minute. Dès qu'elle pouvait se cramponner à nos jambes, nous avions toutes les peines du monde à nous en débarrasser. Elle criait et se roulait à terre comme un enfant rageur. C'est le second animal de cette espèce que j'ai eu vivant; quant au premier, nous avons été obligés de prendre un noir comme bonne; il ne pouvait non plus rester un instant seul, ni le jour ni la nuit, malgré le beau lit que lui avait fait notre cuisinier Chico, qui, à mon arrivée au Gabon, s'était décidé à m'accompagner de nouveau.

Je n'eus pas l'occasion, dans ce deuxième voyage, de faire la chasse au gorille. Dans le haut de la rivière, ils sont très-rares; de plus, les noirs en ont grand'peur.

J'ai bien entendu raconter des histoires plus ou

moins exagérées sur leur compte. Pas encore aussi exagérées cependant que celles que rapporte M. Duchailu, qui, malheureusement, s'est laissé entraîner à fleurir ses accidents de chasse; pour le reste, il connaissait fort bien le pays et les habitants, et il les a parfaitement décrits.

Lors de mon premier voyage, j'avais été plus favorisé sous ce rapport. Nous avons pu rapporter trois gorilles mâles et deux femelles à notre ami A. Bouvier, naturaliste distingué, qui nous avait puissamment aidés dans notre entreprise, et qui possède encore une partie des collections que nous avons alors recueillies. L'un de ces animaux était venu se faire tuer la nuit près des huttes. Tout le monde dormait, lorsqu'un homme entendit du bruit dans les bananiers qui se trouvent dans tous les villages nègres derrière les cases. Croyant qu'un maraudeur s'y glissait, il sortit avec son fusil, qu'il tenait tendu en avant et prêt à tirer, le doigt sur la détente; tout à coup il sentit qu'on saisissait son arme: il appuya sur la détente, fit feu, puis lâcha tout, et se



W. DIBRAV 1875

H. Valette del

Corilles. — Dessin de H. Valette, d'après les documents rapportés par M. Alfred Marche.

sauva à toutes jambes. Au jour, tout le village partit à la découverte, et, à leur grand étonnement, ils virent un énorme gorille mâle gisant à terre. Il avait la moitié de la tête enlevée : se sentant touché par le canon du fusil, il l'avait probablement saisi entre ses dents pour le broyer, et s'était ainsi presque suicidé. Nous eûmes l'occasion de voir deux hommes blessés par les gorilles; l'un d'eux, son fusil ayant raté au moment où il tirait sur l'animal, avait reçu un coup de patte qui lui avait enlevé un fort lambeau de l'épaule; l'autre, dans des circonstances identiques, avait eu aussi un morceau de chair emporté d'un coup de croc. Mais, dans ces deux cas, le gorille n'avait pas attaqué l'homme le premier, ainsi que le dit M. Duchailu; il s'était comporté absolument comme tous les autres singes, et loin de s'acharner sur sa victime et de la poursuivre, il avait fait comme elle et s'était enfui de son côté¹.

Il ne faut pas croire non plus que chaque fois que le fusil du chasseur rate, le gorille se précipite sur lui. Lors de mon premier voyage, pendant que nous étions au bord du lac Ogaimouen, notre chasseur, François Coben, était parti avec un traitant pour aller chasser le gorille; il se trouva face à face avec un de ces animaux, sur lequel il se mit en devoir de tirer : les deux coups ratèrent. Mon François s'empressa de faire volte-face et s'enfuit à toutes jambes, pendant que le bon gorille, exécutait la même manœuvre. Du reste, disent les noirs, quand vous ne l'attaquez pas, il s'écarte de votre chemin et ne cherche pas à vous faire de mal; mais s'il aperçoit un homme tenant un fusil ou des sagaies, il se met sur la défensive et peut l'attaquer; il faut alors jeter ses armes à terre, et il vous laisse passer. Les noirs ont un couteau qu'ils disent fétiche et dont le gorille aurait, d'après eux, grand'peur. Ils le portent sur leur poitrine. Sa lame est plate, longue de quinze centimètres sur dix de large; ils le tiennent toujours très-brillant, et il est possible que le miroitement de cette lame contribue à effrayer l'animal. En somme, le gorille est un singe comme tous les autres; à cause de sa taille et de sa force il peut être redoutable quand il se trouve acculé; mais ce n'est pas l'être presque surnaturel décrit par Duchailu.

III

Départ pour les villages Okona. — Les Simba. — Fétiches. — Je pars pour aller chez les Osseyba. — Mes hommes ont peur d'être mangés. — Je passe à l'état de bête curieuse; la rivière Ofoué et ses habitants. — Diplomatie de Chico. — Retour à Lopé; les Bangoué. — Anthropophagie.

Le 24 mai, je me retrouvais seul. M. de Brazza était parti en avant, pour gagner par terre le pays des

1. Nous apprenons à l'instant que M. A. Bouvier a récemment présenté à l'Institut et vient de publier dans le Bulletin de la Société zoologique de France, dont il est le secrétaire général, la description d'une nouvelle espèce de gorille tué au Congo près des exploitations de résidents français.

Adouma, où il fut suivi peu après par le docteur Lenz; je partis de mon côté pour faire une excursion; je me proposais d'aller chez les Okona, et de revenir par les Bangoué, en achetant des provisions, moutons et cabris.

Le 24 mai au soir, je couche dans un village Okanda. Le 25, je me mets en route, le matin, par un fort brouillard; nous avançons, marchant jusqu'au cou dans les grandes herbes chargées d'une rosée qui nous traverse. Je prends la direction nord-est, qui nous mène, après une marche de cinq heures, au premier village Simba. Le chef N'goudai s'enfuit chez des voisins pour ne pas me voir, et les noirs m'assurent que c'est là le dernier village Simba, qu'il n'y en a pas d'autres, que je puis rebrousser chemin. Mais, à leur grand étonnement, je tire ma boussole de ma poche et prends la tête de la marche.

À six ou huit cents mètres de là, je traverse deux autres villages plus petits, et à une demi-heure plus loin, je visite un village des Okoa, les M'bongo de Duchailu, peuple nain. Je vais coucher au village de Ia-Ia, chef Odongo, près duquel le docteur Lenz a établi pendant quelque temps son campement, sur les bords de la rivière Ofoué.

Le 26 mai, malgré l'absence de guides, et malgré les propos décourageants des noirs, j'ordonne à mes porteurs de reprendre leur charge; je me mets en tête de ma colonne, et pars en me dirigeant vers l'est. Toute ma bande éclate en protestations, en me disant que je vais les perdre. Je place en tête mon soldat sénégalais, Sanbadialo, que je sais m'être dévoué, et je fais passer tout le monde devant moi. Les murmures continuent, mais on n'ose pas me résister ouvertement, et l'on marche. Peu après, nous découvrons trois autres villages Simba et Bangoué, puis un très-grand village nommé Mam-bégoué. Le chef, Gôoué, est en train de régler un grand palabre. Dernièrement, paraît-il, les Simba ont vendu aux Okanda un fétiche; mais depuis que ce fétiche est dans le village, il est mort une femme et deux enfants : par conséquent, c'est le fétiche qui les a fait mourir. De là grande rumeur chez les Okanda, qui veulent que les Simba reprennent leur fétiche et payent les morts.

Les fétiches, au Gabon *mounda*, jouent un grand rôle dans la vie des noirs. C'est généralement l'oganga, médecin-féticheur, qui les fabrique; le fétiche sert à guérir toutes les maladies, à porter bonheur à la chasse ou à la guerre, à jeter un mauvais sort sur un ennemi. C'est aussi l'oganga qui compose et administre le fameux boundou, poison d'épreuve qui fait tant de victimes; il fixe les cérémonies de fétichisme qu'on célèbre avant chaque expédition de guerre ou de commerce. Bien entendu rien de cela n'est gratuit. Un simple particulier peut faire un fétiche, ou jeter un sort. On place une certaine herbe sur la natte où quelqu'un doit dormir, et ce quelqu'un meurt à coup sûr; souvent même, par extension, on la dépose en terre à l'endroit où l'ennemi doit se reposer: cela suffit.



Un palabre chez les Okanda (voy. p. 374). — Dessin de D. Maillort, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

Si un homme meurt sans que la cause de sa mort soit bien évidente, on cherche aussitôt celui à qui l'on doit attribuer cette mort, qui pour eux ne peut être que l'empoisonnement ou l'envoûtement. On fabrique aussi des fétiches de bois, statuettes grossièrement sculptées; on voit souvent un noir déclarer fétiche une peau d'animal, une herbe, une boule de terre; rien de plus variable et de moins déterminé que les croyances des fétichistes; elles varient non-seulement de peuplade à peuplade, mais d'homme à homme.

Je suis très-bien reçu dans ce village par le chef Simba et ses hommes, mais bientôt nos relations s'embrouillent, à propos de guides, comme toujours :

deux de nos porteurs se sauvent et les trois autres voudraient bien en faire autant; l'« autorité » refuse de m'aider, la bagarre est complète, tout le monde court avec armes, ... et s'enfuit. Je cherche vainement à parlementer: Sanbandialo charge son chassepot; Chico, qui fait le brave avec ma carabine, apostrophe les noirs avec véhémence: « Vous ne voyez donc pas, crie-t-il, que c'est Maléci! S'il le voulait, vous seriez tous morts dans un instant! » Puis il va chercher le chef, qui arrive tout tremblant, poussé par ses hommes, et la rumeur s'apaise. Dans l'impossibilité de me procurer des guides, je me décide à partir avec un chef Osseyba, que je viens précisément de rencontrer



Fétiches (voy. p. 378). — Dessin de D. Sellier, d'après les objets rapportés par M. Alfred Marche.

dans le village Simba. Mais cela ne fait pas l'affaire des porteurs, qui viennent l'un après l'autre murmurer à mon oreille: « Tu sais que les Osseyba aiment beaucoup la viande? » Je les reconforte en leur disant: « Vous savez bien qu'on ne peut pas me tuer, et que tant que je serai vivant, les Osseyba ne vous mangeront point. » Nous partons enfin, et nous reprenons la direction du village de Ia-Ia qu'il nous faut traverser pour aller à la rivière Ofôoué et gagner les pirogues qui se trouvent à l'ancien campement du docteur Lenz.

La rivière Ofôoué n'est connue que depuis mon premier voyage dans le fleuve; de Compiègne et moi l'avo s découverte en février 1874; elle vient du sud-

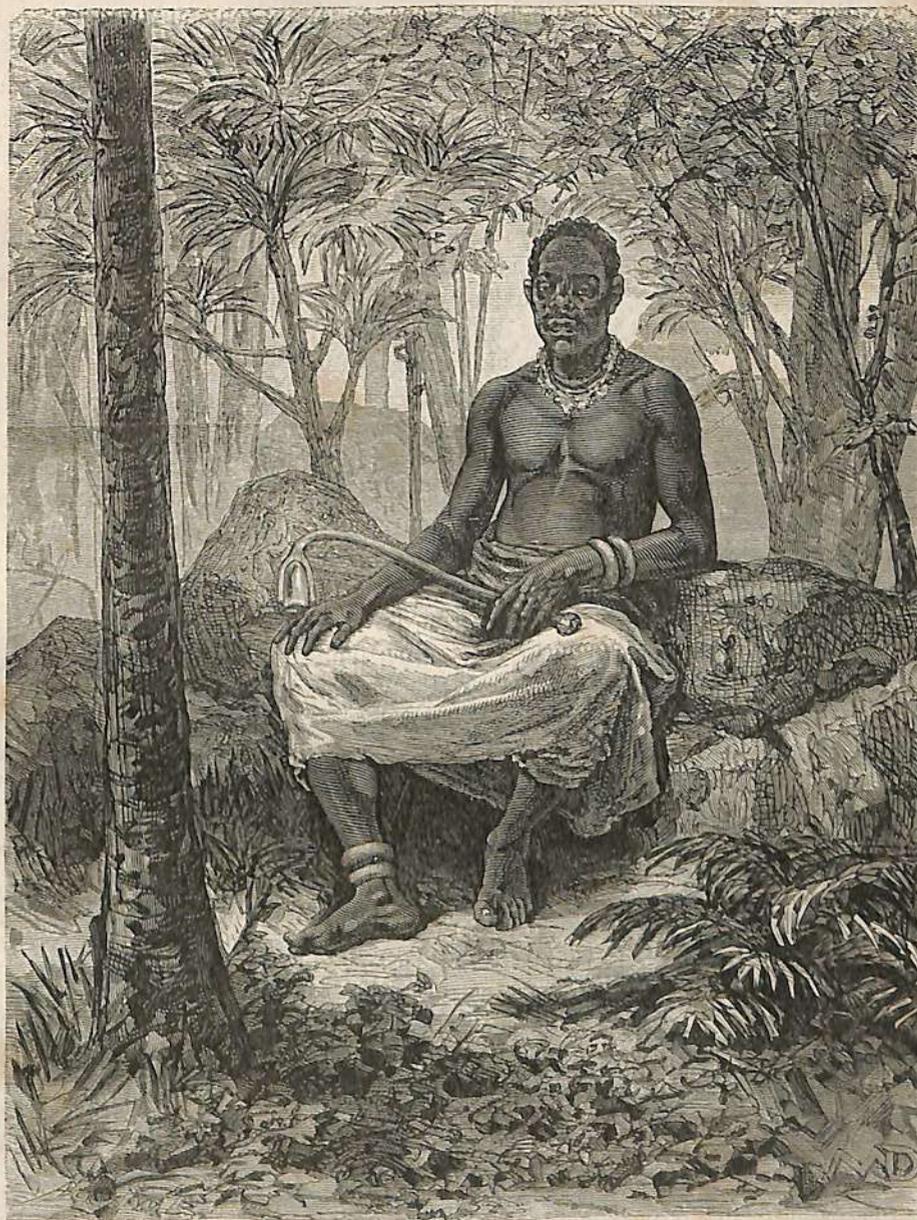
ouest, et, à son embouchure dans l'Ogôoué, présente une largeur de cent mètres environ; ses rives sont très-escarpées; son courant atteint une vitesse de trois à quatre milles [à l'heure; elle est obstruée par de nombreux rapides et fort difficile à remonter, à cause de la hauteur de ses rives qui ne permet pas de haler les pirogues dans les passages pénibles. A son embouchure se trouvent, disent les noirs, des caïmans fétiches qui dévorent les esclaves fugitifs. Cependant les Okanda s'y baignent sans crainte.

Au delà de la rivière, après deux heures de marche, j'arrivai dans le village du chef Sananga: hommes, femmes, enfants accoururent vers nous. Le chef leur

dit : « Mon blanc est fatigué, vous le verrez demain. » On m'apporta immédiatement des poules, des bananes, des pistaches, et pendant que je me reposais, étendu sur une natte devant le feu, Chico me préparait l'éternelle poule bouillie. Éreinté par une marche excessive, j'eus à peine la force de mettre mes notes au net, et j'allai me coucher dans une case qui m'avait été préparée, et dans laquelle mes hommes, toujours

peu rassurés à l'égard des Osseyba, et ne se souciant pas de passer à leur cuisine, vinrent se réfugier auprès de moi.

Le lendemain, jour de repos, se passe à recevoir des visites, et à prendre des renseignements sur les pays d'alentour. La rivière serait habitée par des Chakai, des Okota, des M'bona, des Machamabel, des Okona, des Machanga, des M'Pobai ou M'Pobi,



Un féticheur. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

des Itchogo ; il faudrait de trente à quarante jours de marche pour arriver à la source de l'Ofôoué ; ce cours d'eau prendrait son origine dans une chaîne de montagnes qui le sépare de l'Ogôoué, et cela assez près du fleuve lui-même.

Le 26, nous partons pour aller chez Gouai, chef Osseyba qui commande à trois villages où nous arrivons après trois heures de marche, à travers bois,

comme toujours, mais cette fois dans un sentier presque praticable. Ce sentier, qui court par monts et par vaux, nous fait cependant passer par tous les désagréments des sentiers africains ; nous gravissons des montagnes dénudées où le soleil nous grille ; puis il faut franchir force fondrières et trous, et traverser des forêts où les branches nous heurtent, où les lianes nous entravent.

Arrivé dans ces villages, il m'est impossible d'être seul un instant; je dois pour me changer de linge, précaution urgente à chaque étape dans ces parages, le faire *coram populo*. Ici la foule est compacte. Ceux qui sont trop loin montent sur le toit des cases, qui, du reste, dans les villages Osseyba, sont très-basses. Comme on a entendu parler du blanc qui tue les oiseaux au vol, les incrédules demandent une preuve, et me désignent du doigt tous les oiseaux qui passent en l'air. Pour en finir, j'en abats un, à la grande joie des assistants qui poussent des cris, trépignent et se décernent réciproquement de grands coups sur les épaules. Ceux qui sont allés ramasser l'oiseau montrent aux autres les petits trous du plomb; puis on demande que je fasse parler mon « grand fusil », c'est-à-dire mon chassepot. Je prends le fusil de Sanbadialo, et je tire dans la forêt, éloignée de quelques centaines de mètres; ma balle fait sauter quelques menues branches dans un massif : aussitôt les voilà tous courant pour aller les ramasser, et je profite du chemin libre pour m'esquiver et gagner le village où le chef m'attend. Mais là je n'en suis pas quitte; au bout de dix minutes il m'est impossible de faire un mouvement. Tout le monde crie et gesticule : de plus en plus serré, je saisis un vase plein d'eau et j'en arrose l'assistance, qui me dégage un moment; le cher auquel je me plains de ces démonstrations, qui, pour ne pas être hostiles, n'en sont pas moins gênantes, me dit qu'il fait tout ce qu'il peut, mais que personne ne veut l'écouter. Tout à coup un des hommes qui sont assis à côté de moi se lève sans rien dire, va chercher son fusil, et revient à grand bruit en criant qu'il veut se battre : tout le monde prend la fuite et nous laisse respirer; après quoi, il revient se rasseoir en riant de son stratagème.

Malgré cela, je ne me risque pas à rentrer dans la case, et puisque je suis décidément passé à l'état de bête curieuse, j'aime encore mieux être vu en plein air qu'en cage, et je me mets à déjeuner. J'ouvre une boîte de sardines. Tous les *onéros* ou anciens du village m'entourent et me demandent ce que c'est. Je leur explique que ce sont des poissons du pays des blancs conservés dans l'huile; je fais présent d'une de mes bestioles au chef, qui l'enveloppe précieusement dans une feuille de banane et se sauve avec; tous les autres aussitôt de m'en demander : mais Chico, qui sait que les restes sont pour lui, leur fait des remontrances; il leur déclare que le manger des blancs n'est pas bon pour les sauvages, et qu'il n'est pas digne des *onéros* de venir mendier de la sorte; ceux-ci se rendent à ces justes paroles, et Chico leur fait cadeau de la boîte vide.

Je rassemble les chefs pour leur parler un peu affaires; je leur demande des guides pour aller plus loin. « Non, me disent-ils; pas cette fois. Quand tu reviendras, nous te conduirons en haut de la rivière Ofôoué, ou chez les Osseybo, comme tu le voudras. » Je retournai donc coucher dans le village de Sananga, où

heureusement personne ne nous avait suivis ou précédés; je pus respirer enfin, et comme les femmes me virent écrire et rester silencieux, on se mit à parler bas pour ne pas me déranger, ce dont je les récompensai par un présent de sel qui arriva juste à point pour les faire recommencer à crier.

Le lecteur se souvient que je ne devais pas rester longtemps loin du quartier général; aussi me décidai-je à reprendre dès le lendemain le chemin de Lopé, en faisant toutefois un détour par les Bangoué, qui sont plus à l'ouest de la plaine. Nous traversons la rivière Ofôoué, à l'endroit même où nous l'avons franchie en allant. Nous repassons devant le village de Ia-Ia, et je me dirige vers l'est; mais je me trompe de sentier, et je vais retomber au bord de la rivière, qui à cette place n'a guère plus de soixante mètres de large et coule à pleins bords avec violence dans un lit dégagé de rapides. Nous rebroussons chemin et nous passons au milieu d'une bande de fourmis (chou-nous) qui nous fait accélérer le pas et nous force à nous déshabiller en plein soleil.

Ces fourmis sont les plus voraces de ces régions : elles voyagent par bandes innombrables; on les voit défilier quelquefois pendant plus de dix heures sans relâche; si quelque cadavre d'animal ou d'homme se trouve sur leur route, il est dévoré et réduit à l'état de squelette avec une incroyable rapidité. Le feu seul les fait reculer, et les noirs emploient quelquefois ce moyen pour les détourner. Le voyageur qui tombe au milieu d'une de ces bandes en est aussitôt couvert et n'a plus qu'une ressource : s'enfuir hors de leurs atteintes, se dépouiller de ses vêtements, et les tuer une à une. On en trouve une autre espèce, plus petite et noire, sur les arbres qui bordent les cours d'eau; sa piqûre cause une douleur instantanée et cuisante. Quant à la grande fourmi rouge, elle n'est pas si répandue ici qu'au Sénégal. Après m'être débarassé de mes envahisseurs, je gagne un groupe de petits villages Simba, où je parviens, en payant fort cher, à trouver deux guides qui, disent-ils, connaissent la bonne route, et vont nous mener à Lopé en passant par les villages Bangoué, comme je le désire. A la nuit, nous arrivons, exténués, à jeun depuis le matin, dans un village Bangoué dont les femmes sont déjà venues à Lopé nous vendre des provisions. Personne ne se plaint, mais tout le monde est mécontent. Je n'avais pour toutes provisions que deux biscuits; j'en ai mangé un en marchant; l'autre a été partagé entre Chico et Sanbadialo. Aussitôt arrivés, Chico me fait cuire une poule dont je peux à peine avaler le bouillon, puis je m'étends sur mes nattes.

Le lendemain doit être notre dernier jour de marche. Nous traversons une petite rivière appelée Cambiéni, qui va tomber dans la rivière Lopé; nous nous asseyons au bas d'une petite chute de huit à neuf pieds de haut, au milieu d'un site pittoresque, et nous nous rafraîchissons par un bain avant de reprendre notre route.

Nous arrivons à Lopé à deux heures.

La route que j'ai parcourue m'a fait faire un demi-cercle, d'abord chez les Simba, puis chez les Bangoué. Les villages Simba sont en général bien bâtis et fort propres ; les cases sont hautes et construites en bambous. Les hommes sont assez beaux ; les femmes suivent la même mode que les Okanda et se couvrent de barrettes de cuivre.

Les villages Bangoué rappellent les villages Baka-

lais ; du reste, c'est pour moi la même race, parlant la même langue à peu de différence près, ayant les mêmes aptitudes commerciales, et la même saleté surtout chez les femmes. Quant aux villages Osseyba, ils sont assez malproprement tenus ; les cases, fort basses, sont faites d'écorces d'arbre ; les habitants, grands chasseurs comme les Bangoué, sont fort sales et fort bruyants. Duchailu les dépeint comme anthro-



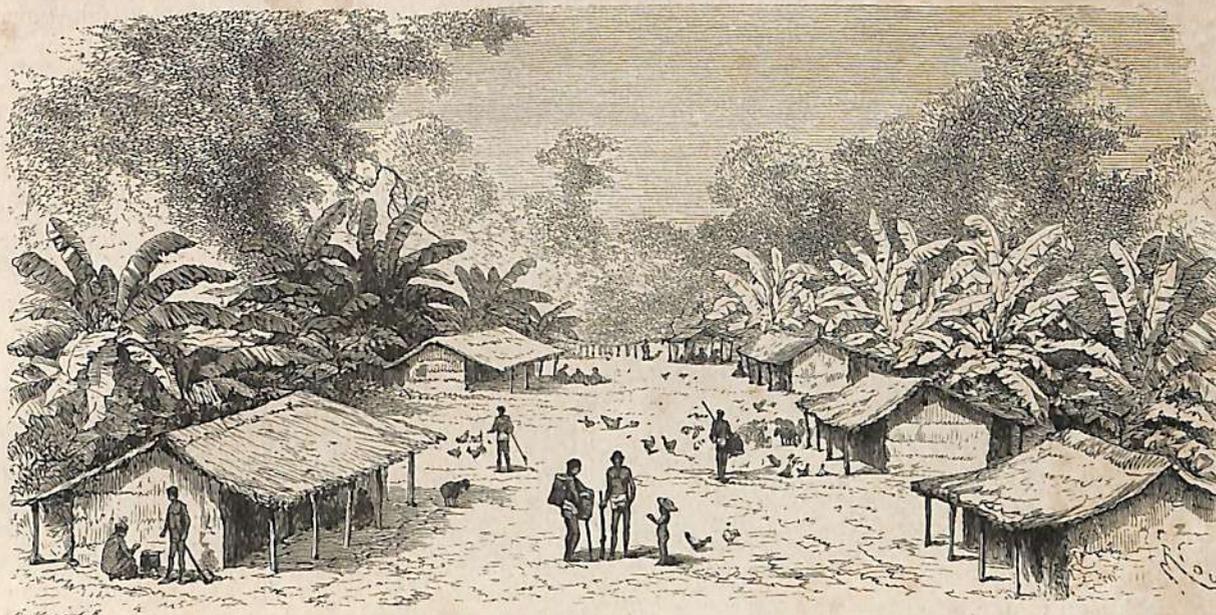
Scène dans un village Simba (voy. p. 380). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

pophages, et s'étend longuement sur les nombreuses traces de cannibalisme qu'il a remarquées chez eux. Je dois dire que je n'ai jamais rencontré de cannibales jusqu'à ce jour dans aucun des villages que j'ai visités. Que les Osseyba soient anthropophages, je n'en doute pas ; mais ils n'en font pas montre. Pour

peu qu'on se hasarde à les interroger à ce sujet, la réponse est invariablement évasive ou négative.

Alfred MARCHE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Village Obamba (voy. p. 390). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffinieres de Nordeck.

VOYAGE AU GABON ET SUR LE FLEUVE OGOOÛÉ,

PAR M. ALFRED MARCHE¹.

1875-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Départ du docteur Lenz. — Départ de Lopé. — Une nuit au milieu des rapides. — Chute de Bôoué. — Passage pénible. — *Landa-Landa*. — Une tombe. — Le crâne fétiche. — Fausse alerte. — Un vieil anthropophage. — Rencontre de M. de Brazza. — Nous nous arrêtons chez les Adouma.

Le 16 juin, je reçus une lettre de Lenz qui m'annonçait son retour ; j'allai le voir le lendemain. Il me dit qu'ayant suivi M. de Brazza, il l'avait rejoint, puis dépassé à la chute de Doumé ; là, après avoir passé sa pirogue par terre et pris des Adouma comme pagayeurs, il était parti en avant. Mais dès le premier jour ses hommes avaient montré des velléités de s'enfuir. Aussi, malgré la peur terrible qu'ils avaient des panthères, avait-il dû les forcer de coucher sur la rive droite, qui était déserte, et où, par conséquent, il avait plus de chances de les garder. Le troisième jour, il arrivait à la rivière Chibé, affluent de l'Ogôoué se dirigeant au nord-est. Faute d'hommes pour conduire sa pirogue, il avait dû redescendre. En passant devant les villages Osseyha par lesquels nous avions été attaqués en 1874, le docteur avait reçu une décharge de coups de feu, et il avait passé la nuit abrité derrière les roches. Personne de son côté n'avait été blessé ; mais il croyait, d'après le dire de ses hom-

mes, qu'il n'en aurait pas été de même du côté des agresseurs. Épuisé par deux années passées dans ces parages, il se décidait à rentrer en Europe pour rétablir sa santé très-fortement ébranlée. Il me quitta donc aussitôt et redescendit le fleuve.

Le 28 juillet, au moment même où je partais, je reçus une lettre du docteur Lenz : elle m'apprenait que les Okanda qui l'avaient pris pour le ramener à Sam-Quita, non-seulement l'avaient abandonné, mais encore lui avaient volé deux cabris et trois cents barrettes de cuivre. Il me pria de punir les coupables, qui se gardèrent bien de se présenter devant moi.

A deux heures, je m'éloignais enfin de Lopé avec Boïa et ses hommes, emportant une partie des bagages. Le reste devait me rejoindre aussitôt que les hommes nécessaires seraient arrivés.

Au-dessus de Lopé, le fleuve descend une rampe assez forte, et son lit est entrecoupé d'îles et d'îlots, barré de seuils, de bancs de roches disséminés dans le courant, qui s'engouffre avec violence en formant une série de rapides de trois à quatre milles de lon-

1. Suite. — Voy. page 369.

gueur. Ces rapides sont très-mauvais ; les Gallois et les Inenga ne les bravent jamais. Les Okanda seuls les font franchir à leurs pirogues, non sans de fréquentes avaries.

J'eus beaucoup de mal à vaincre cette série de rapides ; il me fut impossible de les franchir le jour même ; je dus passer la nuit au milieu des roches dans ma pirogue, pendant que les hommes, se jetant à la nage, allaient coucher à terre. Je ne les revis qu'au jour, eux ayant dormi, moi n'ayant pas pu fermer l'œil un instant, dévoré que j'étais par les moustiques, et obligé de veiller à ce que les embarcations ne fussent pas entraînées par la violence du courant. Nous reprîmes notre tâche, mettant deux heures pour franchir un rapide, forcés de décharger les bagages sur les rochers et de porter la pirogue. — Il est bon de dire que j'avais la plus grande de toute l'expédition, *Landa-Landa*, dont le nom restera légendaire parmi les Okanda et parmi les Adouma, et qui n'a pas peu contribué, par les tracasseries qu'elle me causa dans les endroits difficiles, à me donner les accès de fièvre qui devaient m'épuiser.

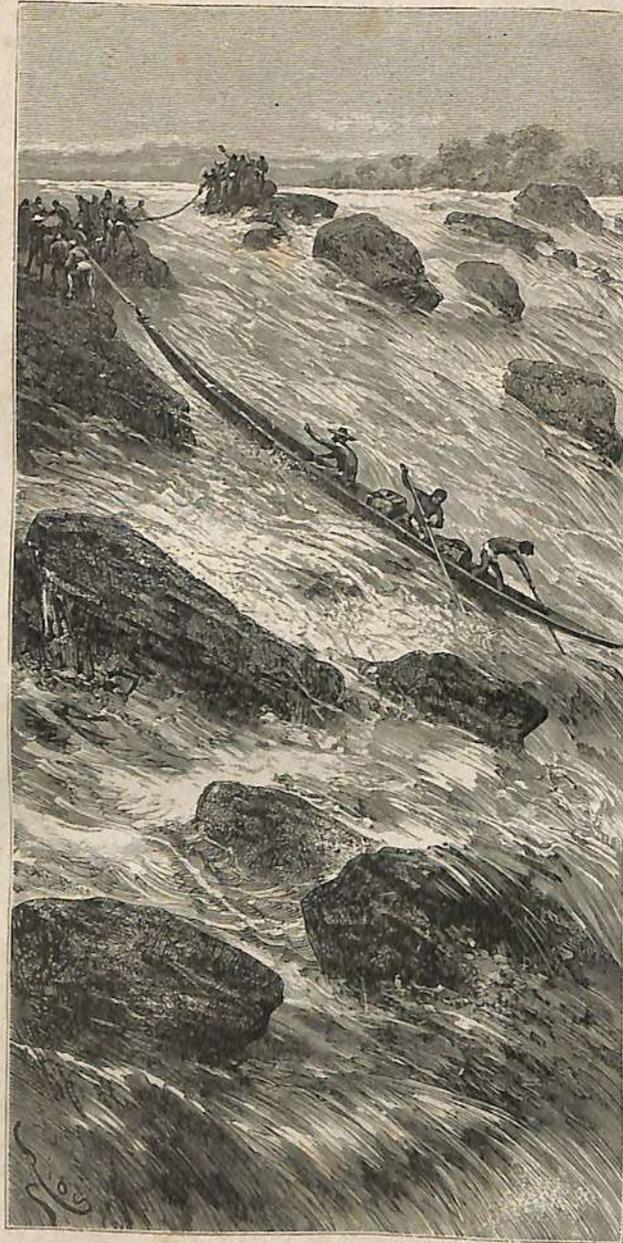
Le 1^{er} août, le médecin de l'expédition, allant mieux, avait pu me rejoindre, amenant la plus grande partie des bagages restés à Lopé. A partir de ce jour, nous continuâmes la route de conserve ; nous ne quittâmes les Okanda que le 8. Le jour même, ma pirogue fut soulevée par un hippopotame, à la grande frayeur de mes hommes ; dans le premier moment je crus avoir touché sur une roche ; au cri de *gouou!* (hippopotame!) poussé par les pagayeurs, je m'apprêtais à tirer, lorsque l'animal plongea de nouveau et ne reparut plus. Ce fait se produit rarement ; cependant c'est la seconde fois que cela m'arrive, sans accident toutefois. J'ai eu l'occasion, chez les

Apingi, de voir une petite pirogue toute fracassée que l'on me dit avoir été démolie d'un coup de dent par un hippopotame ; celui qui la conduisait avait réussi à se sauver à la nage. Quoi qu'en disent unanimement les naturels de l'Ogôoué, l'hippopotame n'attaque jamais l'homme.

Le 10, nous passâmes la chute de Bôoué, qui barre

le fleuve du nord-est au sud-ouest. En ce moment, les eaux étant basses, le fleuve ne s'épanchait plus que vers le principal déversoir situé sur la rive gauche et disposé en un vaste fer à cheval.

Le courant, au pied de collines boisées hautes de deux cent cinquante à trois cents pieds, arrive sur la chute après avoir décrit une courbe et va s'engouffrer dans un entonnoir de roches avec une effrayante vitesse. Que le lecteur se représente cette masse d'eau qui, à cinq cents mètres en amont, forme une nappe de plus d'un kilomètre d'étendue, et qui vient se précipiter dans une passe large de cinquante mètres à peine. Je suis allé par curiosité me pencher au-dessus du gouffre en me retenant aux branches. Je ne suis pas sujet au vertige, mais je ne pus rester longtemps à cette place : je me sentais attiré malgré moi, et je dus reculer. Je jetai, à plus de cent mètres au-dessus de la chute, des morceaux de bois dans le courant pour juger de sa rapidité, mais ils n'avaient même pas le temps de reparaitre. Il n'est pas



Passage des rapides au-dessus de Lopé. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffinnières de Nordeck.

facile de savoir au juste quelle est la hauteur de la cascade, car l'eau se précipitant dans l'entonnoir forme une sorte de vortex et remonte en tourbillonnant à moitié hauteur. Nous passâmes les pirogues au pied de la chute ; heureusement il ne faisait pas de vent, car nous eussions été trempés par les embruns qui montent à une grande hauteur en poussière irisée. Le plateau central de la chute de Bôoué est fait de roches



الشرق

A. JARRET

Chute de Béoué. — Dessin de Fieou, d'après un croquis de M. A. Coffinnières de Nordeck.

toute dimension et de toute figure, amoncelées en plan incliné, au milieu desquelles se maintiennent contre le vent et l'eau quelques arbres rabougris. A l'endroit où nous passâmes les pirogues, la chute a bien douze mètres, car la grande pirogue, qui mesurait dix-huit mètres, et que nous dûmes dresser debout pour la hisser sur le plateau, ne la dépassait que d'environ cinq mètres. En amont de la cascade et en aval se trouvent des bancs d'un sable fin et rougeâtre mélangé de paillettes de mica.

Ce fut encore une journée laborieuse pour moi. Nous dûmes hisser à pic les pirogues les plus grandes sur ces roches du plateau, alors entièrement à sec et très-inégal, et les trainer dessus pendant plus de cinq cents mètres. Pour *Landa-Landa* il me fallut plus de cent vingt hommes, et encore deux ou trois trouverent-ils moyen de se faire blesser plus ou moins grièvement. C'est un passage dont je me souviendrai longtemps; je fus obligé de faire porter tous les bagages par terre; et comme de juste les plus robustes de mes porteurs saisissaient les plus petits paquets et laissaient impudemment les gros aux plus faibles. Heureusement les Osseyba, qui à cet endroit étaient nos amis, voulurent bien nous aider. Quelques-uns des lecteurs qui ont lu mon précédent voyage se rappellent que déjà en 1874 nous avions été obligés de mettre les bagages à terre. Mais cette fois, à cause de la baisse des eaux, nous ne pûmes faire accoster nos pirogues, ce qui nous causa un surcroît de fatigue. En 1874, quatre heures nous avaient suffi pour passer; cette fois, le portage avait commencé à sept heures du matin, et il était cinq heures du soir quand je pus déjeuner. Enfin je rejoignis le docteur, qui, toujours malade, m'attendait sur un banc de sable, où nous campâmes ce soir-là. Le lendemain, nous fîmes sécher les bagages mouillés, et tout le monde se reposa avec bonheur avant de continuer la route. J'allai dans quelques villages qui, deux mois auparavant, avaient déjà été visités par M. Savognana de Brazza. J'y vis pour la première fois une tombe, située assez loin des cases; c'était celle d'un homme tué récemment, un simple trou qu'on avait recouvert avec des écorces d'arbres et quelques branches épineuses. On n'enterre ainsi que les chefs et les personnages de marque.

Le lendemain nous nous remîmes en marche; une partie des hommes faisait la route par terre; je résolus de les accompagner afin qu'il n'y eût ni vol ni hostilités. Il fallait, de toute nécessité, qu'un blanc fût avec eux. Les Okanda étant excessivement voleurs, je pouvais craindre qu'en passant dans les plantations ils n'y fissent quelque emprunt forcé, et je tenais surtout à empêcher le premier coup de feu, qui, tiré de part ou d'autre, eût amené une débandade générale; en outre, les Osseyba, sachant qu'un blanc accompagnait la troupe, se risqueraient beaucoup moins à l'attaquer. Du reste, pendant les trois jours que j'escortai de la sorte les pirogues, je n'en rencontrai pas

un seul, mais on s'apercevait facilement que nous étions surveillés et suivis. La route n'était pas agréable; nous marchions dans un sentier longeant presque le bord du fleuve, obligés à chaque instant de franchir des troncs d'arbres renversés ou de nous glisser par-dessous, et d'allonger le pas pour suivre les pirogues qui faisaient force de rames. Nous passons un arbre renversé, et j'y vois un monceau de feuilles; mes hommes en ajoutent d'autres; un peu plus loin, l'un des Okandas s'arrête devant un arbre, crache dessus et s'y frotte le nez. Impossible de savoir la raison de ces simagrées.

Le lendemain, nous allons visiter des villages Osseyba. Pendant que le docteur, souffrant, fatigué, s'arrête dans un de ces villages, je vais en voir un autre un peu plus loin. A l'entrée s'élève, comme dans presque tous les villages Osseyba, une case fermant la route. Comme toutes les cases sont petites, il faut se baisser pour entrer par la porte extérieure et sortir par celle qui donne accès dans l'intérieur du village. Au pied de cette dernière, je vois, enfoncée en terre presque entièrement, une tête humaine dont le sommet seul est visible; je suis obligé de mettre le pied dessus pour passer.

J'allai m'asseoir avec les chefs sous une garde, et, pendant qu'on courait après le cabri qu'on voulait m'offrir, je demandai au chef quelle était cette tête; il hésita à me répondre et me dit, après avoir pris l'avis des vieux du village, que c'était un crâne de gorille. Je lui ris au nez et lui dis: « C'est une tête d'homme, pourquoi l'as-tu mise là? » Il me soutint que c'était une tête de gorille, et voyant que je n'en tirerais rien, je changeai la conversation et enjoignis à mon interprète de s'enquérir de ce que cela pouvait être. Quand nous fûmes de retour, l'interprète me dit: « C'est la tête d'un grand chef dans laquelle on a mis des herbes fétiches, et tout ennemi entrant dans le village, s'il met le pied dessus, meurt. » Nous reprîmes notre route et j'allai visiter un autre très-grand village Osseyba, à l'endroit où l'on avait tiré sur le docteur Lenz lorsqu'il était descendu.

14 août. Nous continuons notre route et nous pénétrons dans les parages qui nous ont été naguère si funestes. Nous partons à six heures; à huit heures nous entrons dans la zone ouvertement hostile. Je passe avec les hommes sur la rive gauche, et vais me placer en face d'un village qui se trouve auprès de la rivière Ivindo. Tous les habitants sont sur la rive, hommes et femmes; au moment où les pirogues arrivent à notre hauteur, les Osseyba les hèlent, mais la flottille fait la sourde oreille et vient se ranger et défilé sous notre feu. Quand les Osseyba voient ce mouvement s'opérer, le chef jette un seul cri aigu, les femmes se sauvent dans la brousse, et il se fait un silence profond. Voyant qu'ils s'apprentent à combattre, je fais poster les laptots derrière les arbres afin de couvrir les pirogues dans le cas où elles seraient entraînées par le courant vers la rive droite,



Entrée dans un village d'Osseyba. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. A. Coffinnières de Nordeck.

et disposer les hausses; puis je me garde d'une attaque par derrière en plaçant tous les Okanda en réserve dans les bois.

Une fois les pirogues passées, nous prenons le pas gymnastique pour les rejoindre, et nous allons camper sur l'île qui se trouve au confluent de la rivière Ivindo, dernier point atteint par de Compiègne et moi en 1874. A cette époque, n'ayant pu dépasser cette pointe, nous avons pris l'île pour la rive même du fleuve. L'eau de la rivière est d'un beau vert-noir : ce que désigne du reste le nom que lui donnent les indigènes : *Rembo Ivindo*, Rivière Noire.

Nous envoyâmes un homme dire au chef du village de la pointe que nous étions ses amis et qu'il vint nous voir. Il vint : nous lui fîmes un cadeau; je lui demandai pourquoi il avait tiré sur nous à mon premier voyage. Il me répondit qu'il croyait que nous venions pour lui faire la guerre; mais il savait maintenant que les blancs sont les amis des noirs, et il voulait être l'ami des blancs. J'eus toute cette nuit-là un fort accès de fièvre avec délire, causé par trois jours de marche forcée à la tête des hommes.

A partir de ce point, l'aspect du pays redevient monotone : peu ou point de rapides; la forêt descend jusqu'au bord du fleuve. La rive droite de l'Ogdoûé, entre les deux bras de l'Ivindo, paraît basse et marécageuse, excepté au village où nous nous étions arrêtés et qui est placé sur une petite hauteur. Les rochers changent : dans les premiers rapides et les chutes de Bôoué, ils sont formés de grands blocs anguleux; ici, ils sont plats et les perches n'ont point de prise dessus.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, comme je suis en avant avec ma pirogue, nous arrivons à la hauteur d'un nouveau village Osseyba. Tous les sauvages sont sur la rive, peints et en armes. Je force mes hommes à aborder. Aussitôt accosté, je saute à terre, sans armes, et, profitant du moment psychologique, je cours au chef dont je relève le fusil braqué sur moi, en lui disant : « Tu vois bien que je suis sans armes et que je viens en ami. » Il se décide à me donner la main, tout en tremblant très-fort. Mon interprète s'évertue à répéter mes phrases à tout le monde, et pendant ce temps le docteur fait faire force de rames à ses pagayeurs et vient se placer à côté de moi. Le chef me dit alors : « Puisque tu dis que les blancs sont les amis des noirs, viens dans mon village. » Nous y allons, et il nous fait présent d'un cabri, ainsi que le chef du village voisin.

Notre interprète, qui est un M'Fan Makai (une branche de la grande famille des Osseyba), nous fait remarquer quelques têtes vraiment curieuses à voir. « Tiens, messieurs, nous dit-il, regarde ce vieux; il a déjà mangé beaucoup des hommes, va! Regarde les dents qui lui manquent; chez nous, chaque fois qu'on mange un homme, on s'arrache une dent. Et celui-là! Eh! là! mauvais village! ces gens-là aiment beaucoup à manger de l'homme! » Il est de fait que quel-

ques-uns de ces Osseyba ont des têtes peu rassurantes. Un vieux, entre autres, à l'air de regretter qu'il n'y ait pas eu combat, et par conséquent ripaille.

Nous campâmes à l'embouchure d'une petite rivière nommée Isilo par les Osseyba, et Guilo par les Okanda; nos nouveaux amis vinrent coucher au milieu de nous; ils nous quittèrent le lendemain matin, fort contents des cadeaux que nous leur avons faits.

En descendant, j'acquis la certitude que cette rivière n'est autre chose que le second bras de l'Ivindo.

Ce jour-là, nous passâmes devant la rivière Lolo. Le lendemain, nous rencontrâmes M. de Brazza, qui redescendait malade et qui retourna sur ses pas avec nous. Deux jours après, nous étions chez les Osseyba, et le 23 août nous nous arrêtons dans un village des Adouma, un peu plus haut que l'île aux Esclaves.

V

Excursion chez les Obamba et à Doumé. — Pintades. — Je pars seul pour faire une pointe sur le fleuve. — La rivière Chibé. — En avant dans l'inconnu. — Bossi, le chef aux cent femmes. — La rivière L'Nconi. — Encore des rapides. — Les Adziana. — Plante à sel. — Une pêcherie curieuse. — Mes Adouma m'abandonnent. — Je vais par terre. — Dernier point atteint. — Commerce des Adziana. — Je redescends. — En travers sur les rapides. — Ma santé est complètement ébranlée. — Retour au quartier général.

3 septembre. Je pars pour faire une excursion chez les Obamba qui sont sur la rive droite du fleuve, afin d'acheter des vivres frais que l'on ne trouve pas facilement ici. Au bord de l'eau, sur le chemin qui mène à un village, est creusé, comme à l'entrée de tous les lieux habités, un trou long de quarante centimètres environ, sur vingt centimètres de largeur et autant de profondeur : au fond sont plantés de petits piquets d'ébène fort pointus et empoisonnés. Ces trous, qui servent de piège contre les voleurs de nuit, sont dangereux même pendant le jour pour ceux qui ne les connaissent pas. A deux milles de ce village, nous prenons la direction sud-est; nous traversons un fourré d'ananas où tous les fruits mûrs ont été coupés. Nous gravissons une hauteur par un sentier qui longe les plantations sans les traverser. Rien de plus pénible que de suivre dans les cultures un sentier soi-disant frayé. Lorsque les noirs veulent établir une plantation, soit de bananes, soit de cannes à sucre, soit de manioc, ils défrichent le sol, en laissant sur place les arbres abattus qu'ils n'enlèvent qu'au fur et à mesure des besoins du village, en sorte que le voyageur est obligé, pour traverser les cultures et suivre le sentier, de franchir force troncs étendus, de s'empêtrer dans les branches, de se heurter aux souches; on n'en sort que meurtri et déchiré. Vers onze heures, nous arrivons à un grand village Obamba. Nous pénétrons à l'intérieur de la grande palissade, haute de trois à quatre mètres, qui l'entoure, laissant à notre droite une case construite solidement en troncs d'arbres superposés pour servir de corps de garde ou de refuge en cas d'attaque.

Les villages Obamba diffèrent notablement de ceux de toutes les autres tribus. Partout, en effet, les cases se tiennent et laissent rarement entre elles un espace libre; ici, au contraire, elles sont toutes séparées par un intervalle plus ou moins grand. Elles sont, du reste, très-bien bâties, en paille et en bambou, et très-propres. On me fait entrer dans la plus belle case que j'aie jamais vue dans ces parages; elle a

bien quinze mètres de longueur, sur huit de largeur, et cinq ou six mètres de hauteur au centre; l'intérieur est tapissé de feuilles de différents arbres enfumées par le feu, dont l'effet est assez pittoresque. Dans le milieu, au fond, est une espèce d'autel où se trouve le fétiche, que l'on a caché, sans doute pour que je ne le voie pas. Autour de la case sont des banquettes en bambou d'environ quatre pieds de long, séparées les



Plantations chez les Obamba. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffinnières de Nordeck.

unes des autres par des cloisons faites de même. Ici, comme partout, grande affluence de public; mais, Dieu merci, je ne suis plus chez les Osseyba; le bruit est remplacé par un silence profond. Si quelqu'un se permet une observation un peu bruyante, il est immédiatement rappelé à l'ordre par les chut! de l'assistance.

Après une fort mauvaise nuit causée par une blessure que je me suis faite au pied et dont je souffre

cruellement, prévoyant que si je reste un jour de plus je ne pourrai plus marcher du tout, je me décide à retourner au quartier général, où je rentre le jour même.

Aussitôt guéri, je vais jusqu'à la chute de Doumé, en faisant des achats le long de la route, et je reviens trois ou quatre jours après. Dans tous les villages Adouma et Osseyba que je rencontre le long du fleuve, les indigènes ont une grande frayeur des blancs;

mais je parviens à regagner leur confiance, et je ramène de cette petite excursion une quarantaine de poules, quatre cabris, plus un porc, le premier que nous ayons acheté dans ces parages, et dont nous nous promettons mille délices, une fois M. de Brazza rétabli : nous le mangeâmes en effet fort bien. Les jours suivants, je me mis en chasse et j'eus l'occasion d'abattre des pintades qui furent les bienvenues dans notre garde-manger appauvri, et me valurent les bénédictions du village sur les plantations duquel je les avais tirées; les habitants, en les voyant sur mon épaule, se livraient à des démonstrations joyeuses, et me remerciaient d'avoir mis à mort les mangeuses de pistaches. La pistache (arachide) est par le fait la grande ressource et le principal objet de commerce de ces tribus entre elles; les noirs en font partout de vastes plantations, que dévastaient les pintades.

Le 17 septembre, je pars seul pour faire une pointe en avant, c'est-à-dire dans l'inconnu. Je compte employer à remonter le fleuve les douze à quinze jours qui me sont laissés par le chef de l'expédition : mon intention est de m'avancer le plus loin possible dans la région inexplorée. A six heures du matin, je me mets en route avec une seule pirogue montée par six hommes de l'expédition et sept Adouma; tous sont pleins d'ardeur et joyeux d'aller eux aussi en avant. Ils parlent de remonter d'une

traite jusqu'à Doumé, étape qui, dans le voyage que nous y avons fait il y a quelques jours, m'a pris trente-six heures. Et en effet nous arrivons à Doumé à six heures du soir; les hommes sont fatigués, mais je double la ration, et tout le monde est content. Si cela continue, je ferai facilement cent ou cent cinquante milles de plus que le docteur Lenz, malgré le peu de temps dont je dispose,

Nous couchons au pied de la chute sur un banc de sable. Les noirs viennent nous apporter du poisson, qu'ils prennent dans des nasses placées au bas du passage ou dans des barrages artificiels. Ces nasses sont très-bien faites et disposées à contre-courant, en sorte que le poisson qui veut remonter le goulot est forcé d'y pénétrer.

18 septembre. Six heures du matin. Les hommes du village que j'ai prévus hier arrivent pour nous aider à faire franchir la chute aux pirogues.

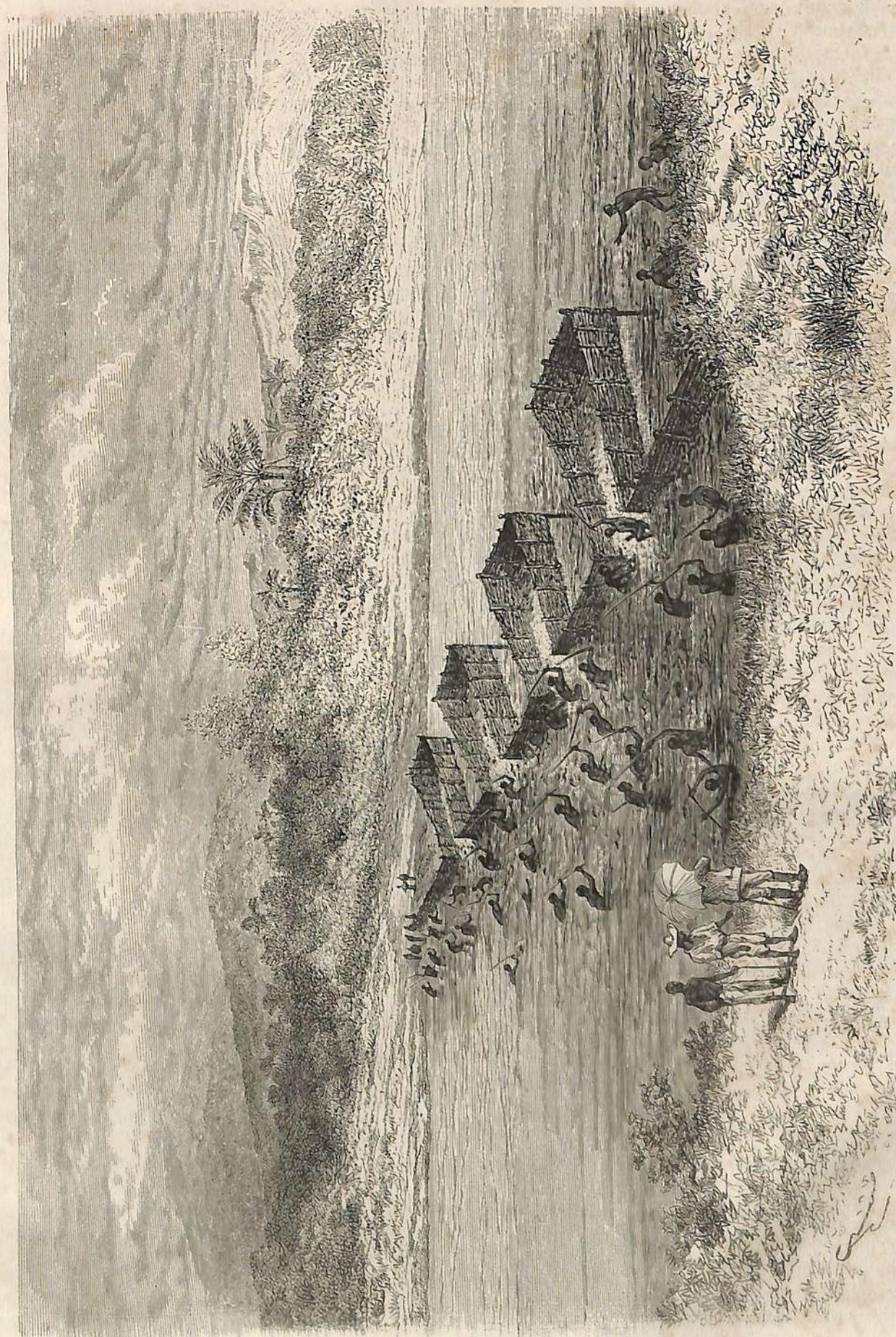
La chute de Doumé, point où s'est arrêté M. de Brazza en 1876, n'est pas très-considérable: elle n'a guère plus de un mètre cinquante de hauteur; je la croyais plus forte à cette époque qu'elle ne l'est réellement; dans la saison des hautes eaux, c'est un barrage naturel qui forme un immense remous, mais ce n'est plus une chute. En ce moment, elle rompt la rivière dans toute sa largeur, laissant sur la rive droite un passage étroit qu'on peut encore descendre à certaines époques de l'année, mais qu'il est impossible de remonter, ce qui nous oblige à décharger les pirogues et à les passer par-dessus la chute. Ce travail est plus facile ici qu'à la chute de Bôoué. L'opération accomplie lestement nous permet de nous mettre en route dès sept heures.

Au-dessus de la chute, la rivière est large et belle et coule à pleins bords, en baignant des rives boisées. Elle s'en-

cadre dans deux rideaux de feuillage passant par toutes les nuances du vert et coupés çà et là d'arbres à fleurs blanches auxquels s'entremêlent des convolvulacées d'un rouge vif qui s'ouvrent à cette heure pour se fermer à la nuit. Mais ce paysage n'est qu'un trompe-l'œil dangereux : derrière ce brillant voile de verdure s'étendent des marécages malsains non-seulement pour les Européens, mais encore pour



La danse du Bangoue (voy. p. 394).
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.



Pêcherie Adziana (voy. p. 397). — Dessin de Ritou, d'après un croquis de M. A. Coffinnières de Nordeck.

les indigènes, qui cependant y trouvent une source de richesse dans le poisson qu'ils prennent lorsque l'été les assèche en partie.

Chemin faisant, nous rencontrons deux noirs : le premier est un Okota, grand bel homme qui nous regarde aborder avec défiance, mais s'apprivoise vite. Le second est un Bangoué ; attiré par les sons du clairon d'un de mes hommes, il arrive sur la berge en courant, pour voir ce qui fait ce bruit. Il est vraiment pittoresque et sauvage ; coiffé d'une peau de singe, ses lances à la main, il crie et gesticule ; à ma vue il s'arrête, immobile ; j'ordonne à mon noir de sonner encore, et le Bangoué de crier et de gesticuler derechef, jusqu'au moment où un faux pas lui fait faire la culbute dans la rivière, à la grande joie de mes hommes qui se tordent de rire.

Ce soir-là nous dûmes coucher en pleine brousse, sur le rivage. Les hommes se dépêchèrent d'aller au bois, afin de faire de grands feux destinés à éloigner les panthères, qui, d'après mes Adouma, sont très-nombreuses dans ces parages.

19 septembre. Nous nous arrêtons à neuf heures au débarcadère d'un grand village, que mes Adouma, qui ne veulent pas passer sans le visiter, me disent être tout près.

C'est dans ce village que le docteur Lenz s'est arrêté et qu'il a dû prendre une petite pirogue pour aller visiter l'embouchure de la rivière Chibé.

Il nous faut encore une heure pour y arriver. Notre apparition inattendue provoque un tumulte général ; grande rumeur dans tous les coins du village, et disparition momentanée du chef, qui ne reparait que dix minutes après, complètement barbouillé de blanc, ainsi que les deux ou trois principaux de l'endroit. J'avais déjà vu les indigènes peints en rouge et en noir, mais pas encore en blanc. Je me suis assis sous la garde en attendant sa visite ; il vient s'asseoir à quelques pas de moi, mais en me tournant le dos : je n'ai jamais su pourquoi. Je lui fais dire qui je suis et ce que je viens faire. Il s'en va à quelques pas de distance faire palabre avec les Onéros, et l'on décide que je dois être le docteur Lenz, qu'ils ont vu il y a deux mois.

Vers les trois heures, nous voyons l'endroit où la rivière Chibé se perd dans l'Ogôoué ; c'est le dernier point qu'ait encore atteint un blanc. Ce cours d'eau, découvert au mois de juin dernier, a de cent à cent vingt mètres de large, et un courant de deux à trois milles à l'heure ; ses rives sont basses et marécageuses. Au confluent de la rivière et de l'Ogôoué, les eaux du Chibé, refoulées sur la rive droite par le courant du fleuve, ne se confondent pas immédiatement avec lui, et forment une longue traînée d'une teinte plus sombre, qu'on peut distinguer facilement jusqu'à un mille plus bas.

En quittant ce village, je donnai passage à un chef Obamba qui m'avait vendu sa pipe ; c'était la première que je voyais de cette forme. Le tuyau était recourbé, orné d'anneaux de cuivre et le fourneau en

terre ; le bout était fait avec la pointe d'une corne d'antilope, raffinement que je n'avais encore jamais remarqué¹.

Je fais mes observations à la pointe extrême formée par la rive gauche du Chibé. C'est ici l'endroit précis où le docteur Lenz s'est arrêté avant de reprendre le chemin de l'Europe.

Après un instant de repos, je donne le signal du départ : nous débordons ; le pavillon français flotte sur la pirogue : nous voici dans l'inconnu. A un mille du Chibé, je suis hélé par des hommes qui courent sur la rive ; l'interprète me dit : « Ils veulent que tu t'arrêtes pour voir comment un blanc est fait. » Je ne me soucie pas de retarder ma marche pour satisfaire la curiosité de ces populations, et je ne m'arrête qu'au village Diamakai-Ogôoué (*qui voit l'Ogôoué*) : village où il y a des Okota, des Assakai ou Sakai et des Aouandji. De là je vais coucher sur un banc de sable qui se trouve au-dessus du village Djiguai, habité par les Obamba, et d'un autre, habité par les Aouandji. Le soir, je réunis mes hommes, et je tâche de leur communiquer un peu d'énergie et d'enthousiasme ; je leur dis que nous pénétrons dans la région inexplorée ; qu'à leur retour au quartier général ils pourront raconter à leurs camarades qu'ils sont allés là où jamais blanc n'était allé avant nous. Pour les récompenser de leur bonne conduite depuis mon départ, je leur promets un jour de repos, qui sera employé par eux à manger le cabri que le chef nous a donné : ce qui fut fait le lendemain.

21 septembre. Nous avons eu cette nuit un orage qui m'a obligé d'abriter mes hommes sous ma tente ; à peine le jour se montre-t-il, que nous poussons au large. Nous marchons sans nous arrêter, malgré les appels partant de tous les villages, dont les habitants voudraient nous voir faire halte. Quelques-uns prennent leurs petites pirogues, et, nous suivant à force de rames, s'approchent de notre embarcation le plus près possible, afin de voir cet homme curieux qui vient dans leur pays, le blanc qui fait les fusils, la poudre et les étoffes qu'ils ont tant de peine à se procurer.

Le pays ici est élevé et presque complètement boisé ; les villages, à de rares exceptions près, ne se voient pas de la rivière, étant perchés sur les hauteurs, derrière des rideaux d'arbres qui leur dérobent le spectacle de l'Ogôoué.

Nous arrivons au village de N'Gaima, chef Bossi. Je descends sur la rive et m'installe ; un Adouma se présente, et je reconnais en lui l'homme auquel nous avions en 1874 confié notre pavillon pour le porter à son père. Il va trouver le chef et me l'amène. C'est un homme de haute taille, fort âgé et marchant avec peine. Il s'approche de moi avec beaucoup d'enthousiasme en apparence, mais fort peu de confiance au fond ; il est peint en rouge des pieds à la tête. « Main-

1. Cette pipe se trouve maintenant dans la riche collection de M. de W....

tenant, me dit-il, je puis mourir, car j'ai vu ce que le père de mon père n'a jamais vu. Tu peux rester chez moi tant que tu voudras, Maléci; tu es mon ami, prends cette chèvre. » J'accepte son cadeau en lui répondant : « Je ne puis rester chez toi, mais je reviendrai. »

Puis il parle avec animation à l'Adouma; celui-ci me traduit ensuite ses paroles, que je le soupçonne fort d'arranger à sa fantaisie. « Il déclare, me dit l'Adouma, qu'il commande à tous les Obamba, qu'il est le grand chef de la rivière, qu'il a plus de cent femmes; que tu es venu chez lui : c'est bien; mais que tu ne peux pas aller plus loin. » Cette fois je perds patience et je me fâche. « Qu'as-tu? me dit le pauvre Bossi; je viens de te faire un beau cadeau, et tu te mets en colère; pourquoi? » Je change d'interprète; nous nous expliquons, et l'on se sépare bons amis.

Nous repartons pour gagner notre couchée à huit

milles plus loin. Chemin faisant, nous rencontrons un cadavre; il est empaqueté dans des écorces, attaché à une forte branche qui l'aide à surnager, et par laquelle il s'est accroché à un arbre qui baigne dans le fleuve. Arrivé à la halte, je vais visiter le village près duquel nous nous sommes arrêtés; en arrivant, je vois un jeune nègre qui court se cacher, traînant au pied une forte bûche; je demande pourquoi, et si c'est un esclave. On m'explique que non, mais qu'il a été surpris la veille cherchant à pénétrer dans la case d'une des femmes du chef, et entravé aussitôt jusqu'à ce qu'il ait payé une rançon. Son père, prévenu, a apporté immédiatement un cabri et des étoffes; mais le chef a demandé deux moutons, et l'amoureux reste provisoirement en gage. J'achetai là une seconde pipe¹; celle-ci, non moins curieuse, avait un fourneau en fer et se démontait en deux parties; le tuyau était



Cadavre flottant, enveloppé d'écorces. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Norleek.

orné, comme celui de la première, d'anneaux de cuivre que les noirs tiennent toujours très-brillants.

Après une nuit pénible, nous nous mettons en marche au point du jour. A dix heures, nous passons l'île Ebédi, où se trouve le dernier village Obamba; mes Adouma disent qu'ils ne peuvent franchir ce point, dernière limite qu'il soit permis à leur peuple d'atteindre; je n'en passe pas moins. L'Ogôoué, à cette hauteur, est large de cinq à six cents mètres; ses rives sont boisées et élevées, surtout la rive gauche, sur laquelle, dans le lointain, s'élèvent de massives collines nues où habitent des Adziana. Nous gagnons les bancs qui sont couverts de pluviers et d'autres oiseaux, et en deux coups de feu je tue mon déjeuner.

Les hommes du village et les femmes viennent me voir. J'essaye d'avoir d'eux des renseignements; mais, grâce à mes interprètes, ils sont si fantaisistes que je n'en prends même pas note. Tout ce que je puis ap-

prendre de sérieux, c'est que, plus haut, se trouve une rivière appelée L'Nconi ou L'Ncono; sur cette rivière, en face de son embouchure, sont des villages d'Odoumbo, peuple qui se retrouverait plus bas sur la rivière Ofôoué; l'Ogôoué serait barré plus haut par des rapides infranchissables près desquels habitent des Adziana.

Ici l'aspect du pays commence à changer; derrière les rives boisées du fleuve s'élèvent des collines nues, assez peu élevées. Deux heures après le départ des bancs, j'arrive à la rivière L'Nconi. Elle court, comme la rivière Chibé, au nord-nord-est; elle est moins large que cette dernière, mais d'un courant plus rapide. Lorsque je suis revenu sur mes pas, j'ai essayé de reconnaître cette rivière; mais, comme à ce moment mes Adouma s'étaient enfuis, il nous fut

1. Cette pipe se trouve également dans la collection de M. de W...7

impossible de la remonter à plus de deux milles, et dans ce court trajet nous faillîmes plusieurs fois chavirer contre les arbres et les branches dont nous ne pouvions nous garer, la rivière étant trop profonde pour qu'on puisse se servir de perches.

Ce jour-là nous continuâmes notre route, après nous être arrêtés un moment pour gravir la plus haute des collines, qui n'a pas trois cents mètres, et voir le pays; la région est complètement déboisée, sauf sur les bords du fleuve. J'aperçois de là quelques villages d'Odoumbo dont les habitants ne veulent rien nous vendre: mais je suis fait depuis longtemps à ce perpétuel embarras.

À quelque distance de la rivière L'Nconi, nous passons un petit rapide; puis je relève deux îlots pierreux que j'appelle les Deux-Frères, et qui m'annoncent le commencement de nouveaux rapides et de nouveaux tracas. Enfin, à cinq heures, nous arrivons au pied d'un rapide plus fort. À cet endroit la rivière est étroite: deux cents à deux cent cinquante mètres, dont les trois quarts forment une chute d'environ trois mètres de hauteur, en laissant sur la rive droite un passage dont la pente est très-inclinée, et vers lequel je fais diriger la pirogue pour en tenter l'entrée. Mes Adouma tout joyeux s'écrient: « Tu vois bien, Maléci, qu'il est impossible d'aller plus loin. » Mais comme je ne suis pas parti pour m'arrêter sitôt, j'ordonne d'avancer quand même. Je fais décharger la pirogue et transporter les bagages par terre; puis je mets mes hommes à l'eau et je prends place dans l'embarcation pour la diriger avec une perche pendant qu'ils la tireront. Au bout d'une demi-heure d'efforts, nous arrivons en haut du passage qui, je le crains bien, sera plus difficile à redescendre. Nous allons camper à deux milles de là sur la rive droite.

Les Adziana diffèrent fort peu des Obamba et des Adouma. Aujourd'hui, il m'est impossible de causer avec eux, car mes Adouma leur font de moi une peur effroyable, et leur racontent des histoires absurdes afin qu'ils ne me vendent pas de vivres et que je sois obligé de redescendre; je ne sus cela que plus tard lorsque ceux-ci m'eurent abandonné.

Les Adziana font du sel. Pour cela ils prennent la pelure des bananes mûres, la brûlent, lavent les cendres, les font bouillir, et se servent de l'eau comme de condiment. Les Adouma ont également du sel, mais tiré d'une plante aquatique qu'ils cultivent. J'ai vu dans les environs de Doumé une de ces étranges salines. C'était dans un fort joli vallon où coulait une eau calcaire; chaque soir établit un barrage qui détermine sa portion. La plante, dont la racine s'allonge au fond de l'eau, s'épanouit à la surface. Ses feuilles d'un vert sale, sa fleur à l'apparence flasque et visqueuse, lui donnent un aspect repoussant. Les Adouma la récoltent au moment de la floraison. Ils ne prennent que les têtes, qu'ils étalent dans le village pour les faire sécher; puis ils les brûlent, récoltent les cendres, les font bouillir jusqu'à complète évaporation,

et récoltent ainsi un sel que je crois très-purgatif.

23 septembre. Au moment où nous partons, je vois arriver les habitants de tous les villages environnants venus pour me voir. Comme nous passons le long de la rive, ils nous suivent en courant comme des singes, et aussitôt que je me retourne, tout le monde s'arrête et détourne la tête. Les plus hardis se cachent les yeux avec les mains, tout en me regardant entre leurs doigts du coin de l'œil; d'autres mettent la main devant leur bouche en poussant des ah! ah! admiratifs, et si j'ai le malheur de faire un geste un peu brusque en me retournant, c'est une bousculade générale à qui disparaîtra le plus vite derrière les arbres. Je m'arrête plusieurs fois pour tâcher d'avoir des vivres; mais, soit qu'ils ne veuillent pas m'en vendre, soit qu'ils craignent de me perdre de vue un instant, ni les femmes ni les enfants, sur la menace des hommes, ne veulent aller m'en chercher; quelques-uns font semblant de partir et vont un peu plus loin se cacher derrière un arbre pour me regarder encore. Ce que voyant, j'emploie mon grand moyen: j'ouvre mon parasol et je me cache derrière, au grand désappointement des curieux qui s'écartent, grimpent sur les arbres, mais ne peuvent m'apercevoir. Quand on leur a expliqué pourquoi je me cache, ils se décident à m'aller chercher quelques bananes, et, à la joie générale, je suis obligé de me découvrir pour les payer.

Je fais halte au-dessous de l'embouchure d'une petite rivière nommée Eboga, au pied d'un fort rapide que les hommes, suivant leur coutume, déclarent unanimement infranchissable. Je vais visiter cette rivière où je trouve une pêcherie fort bien installée. Une estacade de bambous, dont les interstices sont bouchés avec des pierres et des herbes, barre la rivière dans toute sa largeur, ne laissant que trois ou quatre passages étroits; ceux-ci donnent accès dans des pièges placés en arrière de ces ouvertures et ainsi établis: une claie, appuyée au fond de l'eau, contre le pied de l'estacade et soutenue à sa partie supérieure par deux fortes perches, est disposée sous un angle d'environ 30 degrés; le courant de la rivière étant très-fort, l'eau est violemment chassée dans les ouvertures de l'estacade et projetée sur les claies jusqu'à une certaine hauteur. L'appareil une fois installé, tout le monde, hommes, femmes, enfants, se jette à l'eau, et, criant et pataugeant à qui mieux mieux, rabat sur l'estacade le poisson qui se précipite vers les ouvertures, où il est saisi par la chasse du courant et lancé sur les claies; celles-ci sont garnies de rebords assez élevés pour qu'il ne puisse les franchir.

En examinant le fleuve sur ce point, je reconnus qu'en effet les rapides étaient infranchissables du côté où je me trouvais; malgré mes hommes, j'allai tenter de les franchir sur l'autre rive: il y avait une passe, très-difficile à la vérité, mais non pas impraticable; nous nous y engageâmes, et je la remontai sans accident.

Les gens du pays font le commerce avec les M'Baitai qui viennent du sud; les types varient fort peu, et le

costume est toujours le même. Les hommes portent un pagne qu'ils fabriquent avec une herbe textile; ce pagne est fort bien fait, très-solide, et se lave parfaitement. Les femmes portent une petite natte de même tissu par devant, et une autre par derrière. Elles portent aux oreilles des morceaux de bois plus forts que le pouce : quelques-unes y mettent simplement de l'herbe ou des feuilles.

24 septembre. Pour mon réveil, on m'apprend la fuite de mes huit Adouma. Je cours sur leurs traces, et après avoir battu le pays en tout sens, je reviens bredouille, ramenant un porc acheté dans les villages

de l'intérieur, qui ne diffèrent pas comme aspect de ceux que j'ai vus sur le bord de la rivière; ils sont bâtis sur de petites éminences. J'ai déjà dit au lecteur que, sauf les bords du fleuve, le pays est presque entièrement déboisé : cela permet de voir de loin les villages; cela permet surtout aux noirs d'épier de loin l'approche de l'ennemi.

Mes Adouma sont partis en emportant les pagaies et en volant une pirogue pour se sauver. Je me trouve réduit à mes six hommes, et obligé de me mettre moi-même à l'avant. Je cherche à engager des hommes, mais comme toujours c'est impossible. Chacun



Alfred Marche sous son parasol. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

voudrait me retenir dans son village. Je ne vois pas de fusils dans cette contrée; les hommes sont armés de lances, de coutelas, d'arcs de petite dimension et de flèches empoisonnées. C'est dans ce pays que les Obamba viennent prendre les esclaves qu'ils revendent aux Adouma.

Je m'arrête à quatre heures au bord d'un très-fort rapide situé devant l'île Dzango; mon équipage est exténué et moi aussi. J'envoie les moins fatigués à la découverte. Ils reviennent me dire que le chef, Mompoco, veut bien me voir, mais qu'il n'ose venir. Laisant alors quatre de mes hommes à la garde de la pirogue et des bagages, j'emène les deux autres avec

moi et vais trouver le chef. Au-dessus de l'île la rivière est large de six à huit cents mètres; on me dit que plus haut il y a encore des rapides, et qu'à sept ou huit jours de marche se trouve une chute aussi forte que celle de Bôoué, appelée Poubara; qu'en aval de cette chute il y a deux grandes rivières : la rivière L'Kailei, se dirigeant au sud-sud-ouest; la rivière Bombi, qui est aussi large et aussi forte que l'Ogôoué, allant dans la même direction, et par laquelle arrivent les traitants qui viennent du Congo et apportent aux noirs les marchandises européennes. Plus loin se trouvent les rivières Paza et Bandjibo, allant au nord-est. Au-dessus de la chute de Poubara, l'O-

gôoué, toujours d'après les naturels, deviendrait petite rivière. Si cela est vrai, on peut supposer que le véritable cours d'eau serait la rivière Bombi.

A l'époque où j'écrivais les lignes qui précèdent, je pensais que la rivière Bombi communiquait avec le Congo et formait ainsi un immense delta. Mais d'après une conversation qu'après le retour de M. Stanley j'ai eue avec cet heureux explorateur, cela serait impossible. M. Stanley m'a dit, en effet, avoir relevé sur la rive droite du Congo une chaîne de montagnes de deux à trois mille pieds anglais. Ce faite séparerait forcément le bassin de l'Ogôoué de celui du Congo, et le rejeterait au nord. Malgré cela, la rivière Bombi est bien le chemin que prennent habituellement les traitants venant du Congo. Or, parmi les renseignements multiples que j'ai pu recueillir, il m'a été dit qu'il suffit de trois jours de marche par terre pour gagner une rivière rejoignant un fleuve beaucoup plus grand que l'Ogôoué, et où se trouvent des blancs. Évidemment c'est du Congo qu'il s'agit; on peut donc supposer que la haute vallée du Bombi s'enfonce dans la chaîne de montagnes dont m'a parlé M. Stanley, et que la rivière, à son origine, est très-peu éloignée des affluents de droite du Congo. Du reste, les membres de l'expédition qui sont restés sur l'Ogôoué ont peut-être résolu maintenant ce problème intéressant de géographie africaine.

Je reprends mon récit. En arrivant au village, je m'assieds sous un grand arbre planté au milieu, après avoir serré la main du chef, qui me demande la permission de palabrer avec ses hommes sur mon arrivée pour savoir quel cadeau l'on doit me faire. Pendant ce temps-là, je grave au couteau sur l'arbre la date de mon passage : Ex. Fr., 24/9, 76, A. M. ¹.

Depuis que mes Adouma m'ont quitté, on comprend presque partout mes interprètes; le chef de ce village parle presque toutes les langues de la rivière, et il sait en outre, comme mes hommes, quelques mots de celle dont on se sert sur le Congo.

On décide qu'on me fera cadeau d'un petit cabri et d'un grand régime de bananes. Avant de me donner ledit cabri, le chef demande à mes hommes à qui il doit offrir son cadeau : si c'est à moi, ou à eux. Je ne suis qu'un, et ils sont six : je suppose pour la satisfaction de mon amour-propre personnel que le nombre seul lui fait faire cette question : il est vrai que les Adziana sont presque tous aussi étonnés de voir des noirs habillés que de voir un blanc. Je demande au chef des hommes pour passer ma pirogue par-dessus les rapides et pour me conduire plus avant dans l'intérieur. Il consent à m'en fournir, mais à condition que je resterai deux ou trois jours chez lui. Le temps qui m'est laissé par le chef de l'expédition touche à son terme, et je ne peux perdre ainsi plusieurs jours : je refuse donc. Comme de son côté il n'en veut pas démordre, malgré tout ce que je lui offre, je lui

demande des guides pour faire une pointe par terre. Il y consent et s'engage à me conduire lui-même, tout heureux de montrer partout à ses amis et à ses ennemis le blanc et les richesses qu'il apporte. Je retourne donc coucher à mon campement où tous les Adziana m'accompagnent. A leur grand ébahissement je veux bien abattre un aigle au vol : l'oiseau n'était que démonté. A peine a-t-il touché terre que tout le monde, avant que je puisse m'en emparer, se précipite dessus, se bousculant et se battant pour arracher les grandes plumes des ailes, afin de piquer en ornement dans sa coiffure les fétiches d'un grand chasseur. Pour tous les nègres, en effet, tuer un oiseau qui « court en l'air » est une chose extraordinaire; eux qui ne tirent guère qu'à bout portant ne se rendent pas compte qu'on touche à distance un but mobile, et plus d'une fois des gens sont venus me demander à acheter mon fétiche, que j'ai refusé, bien entendu, et pour cause, de leur vendre. Nous prenons la direction sud-ouest. Je fais grâce au lecteur des tours et détours par lesquels le chef me conduit pour me faire passer dans tous les villages à proximité. A dix heures, j'arrive à la rivière L'Kailei. Elle a soixante à quatre-vingts mètres de large. Je la traverse en pirogue, pendant que le populaire va la franchir sur le haut du rapide qui barre son embouchure et l'obstrue en formant un îlot. Je m'arrête pour déjeuner à la hâte dans un village situé à peu de distance du fleuve. On me dit que les habitants de cette région sont des Morais. Rien ne peut faire supposer au voyageur qu'il a changé de tribu; tout est pareil, types, costumes, villages. Comme chez les Adziana, beaucoup de cabris, de moutons; ces derniers tiennent beaucoup de l'antilope : du poil, pas de laine; ils fournissent une chair assez bonne, je dirai même très-bonne, puisqu'elle est plus rare que celle du cabri, dont on se fatigue vite quand on a la chance d'en avoir. Les poules, dans toute la contrée, sont en grand nombre et de petite taille; je remarque aussi une race de cochons noirs qui doit venir des rives du Congo, car on n'en voit guère plus bas que chez les Adouma, qui en ont très-rarement, et disent les acheter assez loin de chez eux. Les Adziana cultivent le manioc en grande quantité; ils ont des bananes et des pistaches, quoique peu; ils ont aussi du tabac, dont j'ai rapporté la graine, ainsi que des haricots.

Je repars immédiatement, après un déjeuner plus que sommaire, et vais enfin m'arrêter à sept ou huit milles de là, sur les bords du fleuve. Là je grave aussi la date de mon passage sur un arbre; je fais hisser le pavillon français, que mes hommes saluent bruyamment de trois salves, à la grande joie des naturels.

Je monte sur le point le plus élevé pour jeter un dernier coup d'œil sur cette terre qu'aucun blanc n'a encore jamais vue, et où j'espère revenir bientôt. La direction du fleuve, à perte de vue, est sud-sud-est; le pays, complètement dénudé, est un massif de montagnes, qui doit dépendre d'un second massif

1. Expédition française, 24 septembre 1876, Alfred Marche.

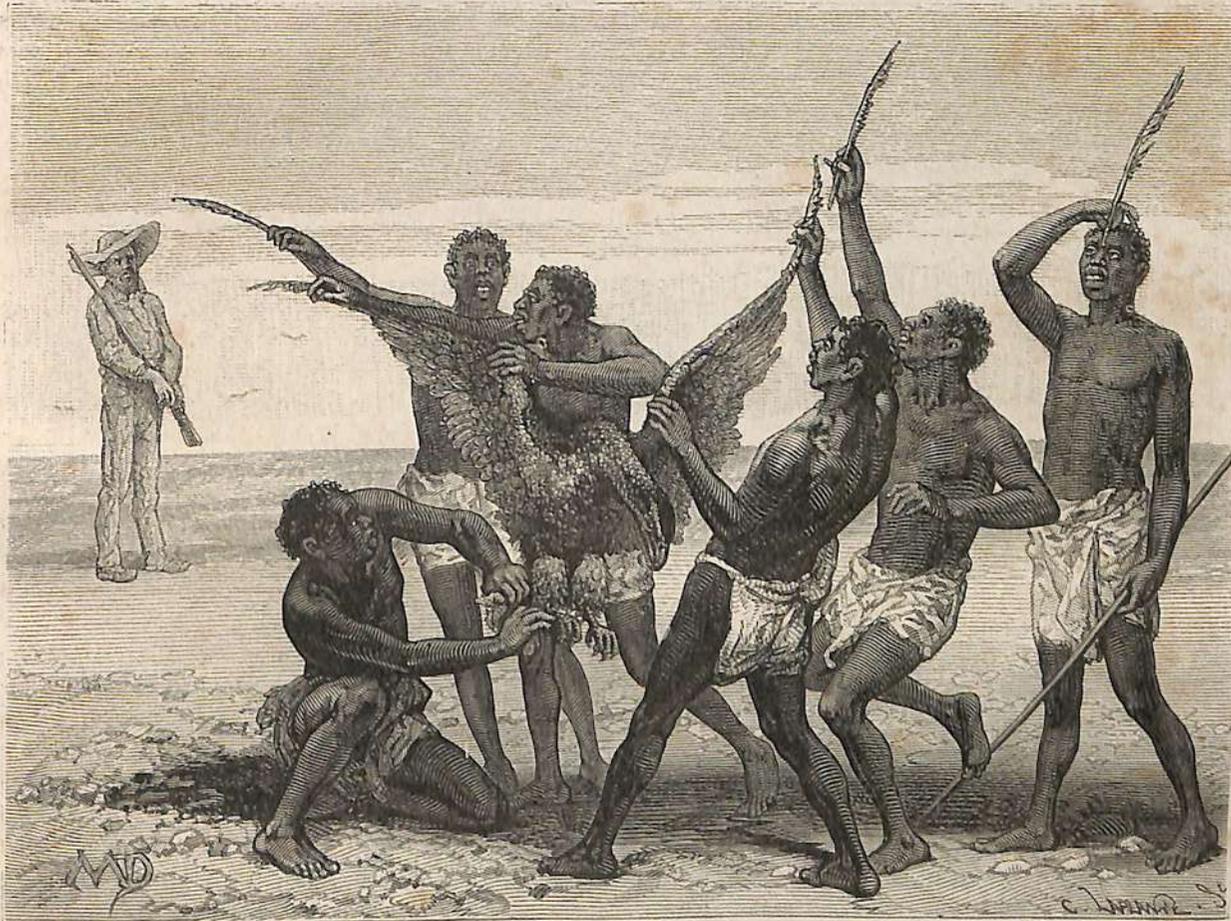
plus considérable que je ne puis apercevoir quoique le temps soit clair, et où se trouverait la chute de Poubara. Un dernier regard autour de l'horizon, et je rentre à mon campement le soir même, épuisé par une marche de vingt-cinq milles sous un soleil dévorant; aussi absorbé-je un gramme de quinine, préservatif absolument nécessaire contre l'accès de fièvre que je dois avoir gagné aujourd'hui.

Les gens d'ici font commerce avec les Pombi, les Pasa, les Bandjébo, les Diavi, les Bachangai, les Asakai ou Bataikai, les Bakani. Ces deux derniers peuples sont anthropophages; ils travaillent le fer, qui

leur vient du sud-sud-ouest, apporté, comme chez les Adouma, par les Djavi. Dans toute cette région je n'ai vu que deux fusils, en très-mauvais état.

Demain je redescendrai. Je dors peu cette nuit : ce n'est pas sans un serrement de cœur, que tout voyageur comprendra, que je vais retourner sur mes pas. Devant moi, le fleuve se déroule et la route est sans obstacles; je pourrais marcher de l'avant, et il faut abandonner la partie, car mes instructions sont formelles.

26 septembre. Le brouillard se dissipe de bonne heure; je contemple encore une fois le tableau que me



Adziana se disputant les plumes d'un aigle. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

présente la rivière. Je vois à ma gauche la rive droite, élevée et couverte de grands arbres; la rive gauche, plus basse et plus maigre, a été déboisée pour établir des plantations, et ne présente pas le même aspect grandiose. Au milieu, bouillonne le rapide, qui forme dans presque toute sa largeur une chute de trois ou quatre mètres de hauteur et n'offre de passage qu'à travers les petits îlots disséminés sur la rive droite. Encore serait-il nécessaire de le franchir par terre, car, dans ces passes étroites, le courant, s'engouffrant avec violence, se divise en torrents difficiles à remonter.

Nous poussons au large et nous nous engageons presque immédiatement dans les rapides. Mes hom-

mes s'obstinent à rester tout le temps au milieu du courant : aussi sommes-nous bientôt mis en travers dans un endroit assez dangereux; heureusement je les ai bien stylés : à mon commandement, tout le monde se jette à l'eau et soutient la pirogue, que nous parvenons à dégager; elle tourne deux ou trois fois sur elle-même et arrive au bas, pleine d'eau, mais tout le monde est sauf. Je me mets à l'avant et je la dirige sur la rive droite. Nous arrivons au fort rapide qui se trouve à l'embouchure de la rivière Ecabo et dont j'ai déjà parlé. Mes hommes se mettent encore une fois à l'eau, et, après une heure d'efforts, nous sommes au pied des rapides sans avarie

majeure; cependant l'un des laptots, dont le pied a glissé sur une roche, a été entraîné par le courant, mais il a pu se maintenir et saisir la corde qui lui a été jetée. Aussi ses compagnons appellent-ils le rapide « Malincomba », du nom de celui qui a pris ce bain forcé. Un autre de nos hommes devient de la même façon le parrain du rapide suivant, et le soir même, nous en avons fini avec les rapides des Adziana.

Le 27, je suis de retour au village de Bossi; ce chef vient m'accompagner jusqu'à mon embarcation, où je déjeune pour être à l'abri de la foule des curieux qui nous croyaient tous morts d'après le récit de mes fuyards Adouma; il me rapporte le cabri que je lui avais laissé, et s'assied à mes côtés dans la pirogue sur laquelle il déteint, et qu'il peint en rouge. Je lui fais

un fort joli cadeau, car j'espère bien qu'un jour ce « grand roi » pourra nous servir, et que si les Adouma ne veulent pas nous faire remonter le fleuve, il descendra peut-être nous chercher avec sa pirogue et ses hommes.

J'ai dit que ce brave homme est peint en rouge des pieds à la tête, barbe et cheveux compris; tous les vieillards Obamba peignent de même leur barbe et leurs cheveux. Avant de me laisser partir, tout le monde me fait promettre de retourner les voir, car ils veulent, disent-ils, que les blancs viennent et restent chez eux; je leur promets de revenir, mais non de rester : je leur dis que les blancs ne sont pas comme les noirs, qu'ils ne s'arrêtent jamais, qu'ils vont toujours droit devant eux. Je pars enfin et vais



Jeté à travers dans les rapides. — Dessin de Rion, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

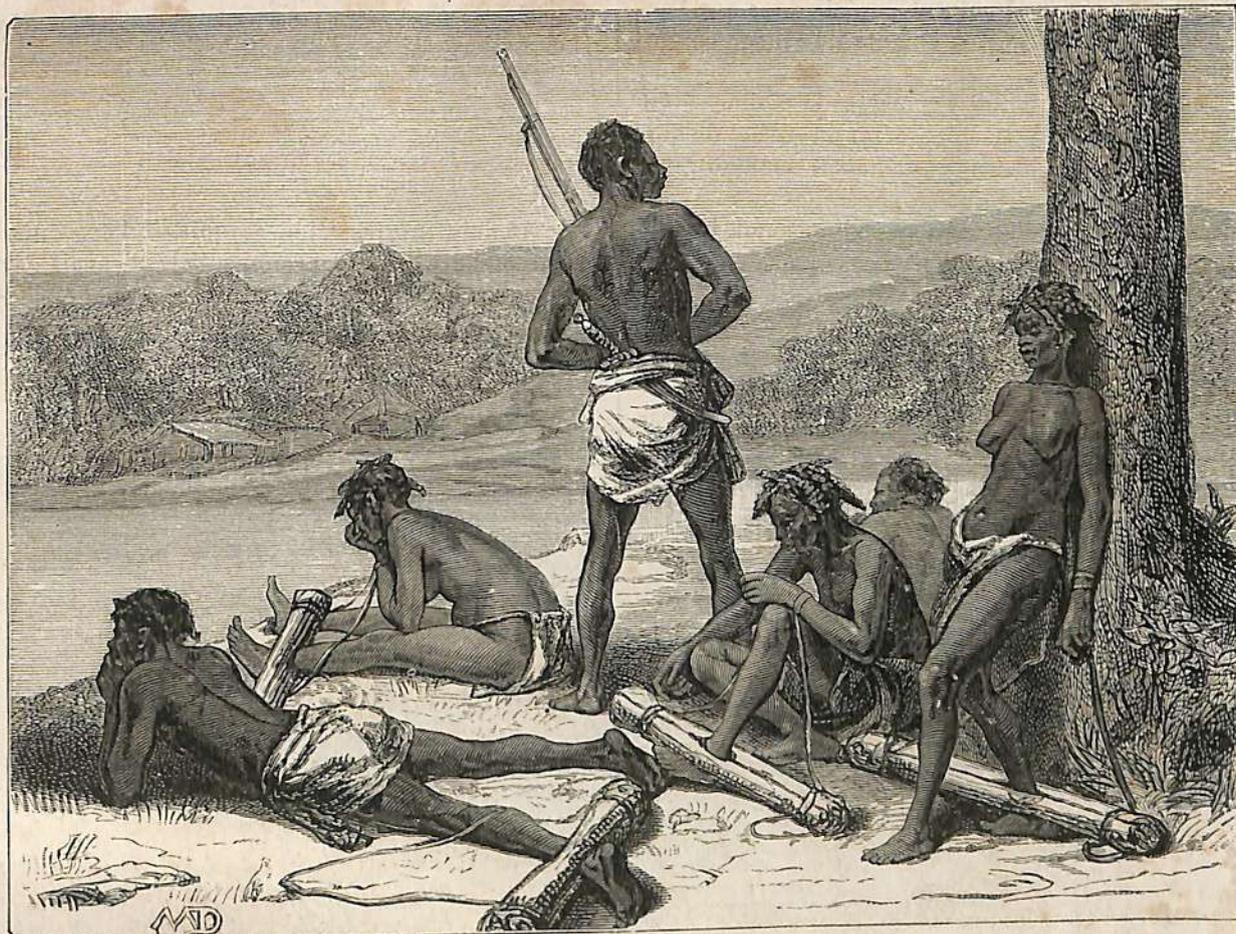
coucher sur le banc de sable où j'avais campé en remontant, la semaine précédente, à quelque distance de l'embouchure de la rivière Chibé.

Le lendemain, je passai la chute de Doumé, au prix d'une nouvelle journée d'efforts; nous nous arrêtâmes au pied. Là aussi les Adouma me croyaient mort; ils vinrent me voir, mais je ne pus leur parler. Ma santé avait été trop fortement ébranlée par mes dernières fatigues, mes forces avaient fini par céder. J'avais été saisi d'un violent accès de fièvre, en dépit de deux doses de quinine que j'avais absorbées dans la journée. J'avais beau résister et m'efforcer de réagir, je sentais l'engourdissement et la torpeur me gagner, ma tête s'alourdir et le sentiment m'échapper peu à peu. Je craignais un accès comateux : dans ces conditions, et privé de soins, c'était la mort. Je fis appeler mon caporal; je lui remis mon carnet de voyage et

lui donnai l'ordre de m'embarquer dans la pirogue, dès le point du jour, quel que fût mon état, eussé-je même déjà perdu connaissance, et de redescendre à force de rames pour gagner le plus rapidement possible le quartier général. Puis, je pris un troisième gramme de quinine et je m'étendis sous ma tente. J'y demeurai jusqu'à huit heures du soir; à ce moment, un violent orage éclatait; je me déshabillai aussitôt et me traînai sous la pluie. Certes, je ne conseillerai jamais ce remède héroïque à personne, mais cette fois il me sauva. A l'aube, je me réveillai épuisé, mais sans fièvre; nous nous embarquâmes aussitôt, et à dix heures j'étais de retour au quartier général.

Alfred MARCHE.

(La fin à la prochaine livraison.)



Campement d'esclaves voy. p. 402). — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

VOYAGE AU GABON ET SUR LE FLEUVE OGOOUÉ,

PAR M. ALFRED MARCHE¹.

1875-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Huit mois de séjour chez les Adouma. — Mœurs des Adouma; leurs idées sur la mort. — Mon état empire.
Je me décide à rentrer en Europe.

A partir du 29 septembre, l'expédition resta longtemps stationnaire. J'employai ce séjour à augmenter mes collections et à étudier les mœurs du pays.

Comme tous les peuples de ces régions, les Adouma ne croient guère à la mort naturelle. Un jour, je fus averti qu'on procédait, de l'autre côté de la rivière, à l'autopsie d'une femme sur une montagne où ces gens là mettent leurs morts; j'attendis que ceux qui étaient allés pratiquer l'opération fussent de retour. Ils revinrent, rapportant dans des feuilles une matière

jaunâtre et consistante qu'ils avaient retirée de l'estomac de la morte et qui avait, disaient-ils, causé sa mort: par conséquent, il y avait eu empoisonnement. Restait à décider quel était l'auteur du crime. Soit que les choses aient traîné en longueur, soit qu'on se soit défié de moi, je n'ai pu savoir si l'on avait accusé quelqu'un. Les Adouma, comme les Obamba, ont pour fétiche une tête humaine empaquetée dans des feuilles de toute espèce mélangées avec de la terre et des herbes, et surmontée d'une petite tête en bois sculpté. Ils la placent dans une case, au fond du village ou en arrière, et lui apportent de temps en temps des

1. Suite. — Voy. pages 369 et 385.

provisions. C'est généralement, m'a-t-on dit, la tête d'un chef, d'un grand chasseur, d'un homme riche. Quand les provisions ne sont pas mangées par l'ancêtre ou les animaux, les enfants du village en profitent.

Pendant ce laps de temps, malgré le régime sévère auquel je me soumettais, en dépit du sulfate de quinine et de l'ipéca, je fus constamment souffrant. Ma santé avait été trop ébranlée par les fatigues. J'étais en proie à des accès de fièvre périodiques qui, joints à l'inaction de cette halte prolongée, augmentaient chaque jour l'anémie dont j'étais atteint. Bientôt je me trouvai dans un tel état de délabrement qu'il me devenait désormais impossible de rendre le moindre service à l'expédition. Non-seulement je devenais inutile, mais ma présence pouvait être un embarras. Je me décidai à rentrer.



Femme sauvée. — Dessin de Rion, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

que je conservais pour le jour où je pourrais être obligé de faire un cadeau important. J'arrivai le soir même au camp des Okanda, situé en face de l'endroit où nous nous étions arrêtés quatre mois. J'y trouvai un campement d'esclaves des deux sexes et de tout âge qui, à mon apparition, disparurent sous leurs abris.

La petite vérole sévit dans le pays depuis deux mois; elle a été apportée par les Okanda qui ont remonté avec M. de Brazza; presque tous ceux qui en sont atteints en meurent. J'ai toutes les peines du monde et je ne réussis pas toujours à empêcher les parents ou les amis de conduire au point du jour leurs malades prendre un bain froid dans la rivière, remède qui achève invariablement le patient. Les Okanda n'ont pas peur de la petite vérole, car, disent-ils, « nous l'avons eue, cette maladie, et maintenant il n'y a que nos enfants qui aient à la craindre. » Ici,

VII

Je quitte l'expédition. — La petite vérole. — Nous partons; une femme qu'on veut jeter à l'eau. — Descente des rapides. — Une razzia de chauves-souris. — Je m'arrête chez Boïa. — Mœurs des Okanda. — Les Okanda ne veulent pas que je meure chez eux. — Les Okoa. — Départ. — Naufrage dans les rapides. — Nouveaux villages Osseyba. — J'arrive aux factoreries. — Triste nouvelle. — Je vais au Gabon par terre. — A bord de l'*Eurydice*. — Départ pour l'Europe.

Le 15 juin 1877, à midi, je quittais l'expédition, pour reprendre la route d'Europe. J'abandonnais pour la seconde fois l'Ogôoué sans avoir résolu le problème dont j'avais espéré trouver le secret.

Je ne pris pas d'hommes avec moi, pour ne pas gêner mes compagnons, déjà retardés par le manque de bras, et je profitai des Okanda qui redescendaient chez eux. Je n'emmenais avec moi que mon chien,

depuis son arrivée, la contagion a causé de très-grands ravages. Dans le camp est un vieil esclave prêt à mourir; tous ses compagnons d'esclavage lui font endurer mille tourments: ils lui retirent sa natte quand il veut dormir, ils se moquent de lui quand il se traîne pour aller boire, et ne comprennent pas, tout en m'obéissant, pourquoi je leur défends de tourmenter ce malheureux, captif comme eux et qui souffre de ce dont ils pourront souffrir demain.

Les esclaves sont vendus aux Okanda par les Adouma, qui les achètent en partie chez les Aouandji et chez les Obamba. Ceux qui ne peuvent trouver à s'en procurer par achat vendent leur famille, père, mère, frères, enfants; celui qui dans une circonstance comme l'arrivée d'une caravane d'esclaves ne trouverait pas à vendre au moins un enfant, ne serait qu'un pauvre sire. Il faut faire commerce pour être du « grand monde », comme dit mon interprète.

19 juin 1877. — Cette nuit les Okanda n'ont pas dormi. Ils ont changé les entraves des esclaves, réunis les moutons; tout le monde fume, boit et chante, dans la joie du retour. Ce matin, dès avant le jour, on débarasse les hommes de la bûche qu'ils ont au pied, on leur attache autour des reins une corde qui doit les amarrer à la pirogue, aussi bien pour les empêcher de se sauver, que pour qu'ils soient, en cas d'accident, retenus à la pirogue, et ne puissent être entraînés par le courant.

Nous ne nous arrêtons qu'à quatre heures, après avoir passé les rapides de Bouangi. Nous voici donc chez les Osseyba. Tout le long de la route nous avons rallié d'autres pirogues chargées d'esclaves et de cabris. Elles transportent aussi des petites nattes que les Adouma fabriquent très-habilement et que les Okanda leur achètent à un prix élevé. Ils en font non-seulement des pagnes, mais aussi des moustiquaires qu'ils comptent vendre fort cher aux Inenga.

Pendant que je veille à la cuisson de mon déjeuner, on vient me prévenir qu'on va jeter à l'eau une femme esclave atteinte de la petite vérole et encore vivante. Je hèle la pirogue, les hommes qui la montent me rient au nez; je prends mon fusil; à cette vue, ils se dépêchent d'accoster. Je leur demande ce qu'ils vont faire de cette femme. « Tu vois bien, me disent-ils, qu'elle va mourir avant deux ou trois jours; elle est horriblement couverte de pustules et peut communiquer son mal à ses compagnons. Nous ne voulons pas la donner à d'autres et nous allons la noyer, — pas devant toi, ajoutent-ils, — derrière l'île, pour que tu ne le voies pas. » Je saute dans la pirogue, et je les oblige à aller accoster à la rive opposée et à débarquer la femme, qui est absolument incapable de se remuer; les hommes qui la tirent de l'embarcation se couvrent les mains de feuilles afin de ne pas la toucher directement. Du reste, elle est horrible à voir; je lui fais donner des provisions, et elle reste là. Quand je reviens au camp, tout le monde se moque de moi, surtout les esclaves. « Comment, me disent-ils, toi qui es un grand chef, un blanc, tu t'occupes d'une femme, et d'une esclave? Ce n'est pas ton affaire, on ne se

soucie pas de cela. » J'essaye vainement de leur faire comprendre que les blancs regardent tous les hommes comme leurs frères, et qu'ils ont toujours pitié de ceux qui souffrent. Je termine mon discours en déclarant que quiconque fera du mal à cette femme aura affaire à moi.

20 juin. — Nous partons au point du jour. Un moment après, je m'aperçois qu'un Osseyba a mis la femme variolée dans une petite pirogue, où elle est étendue ne donnant presque plus signe de vie; je demande pourquoi il l'emmène; on me répond: « Puisqu'elle n'est pas morte cette nuit, elle peut vivre encore deux ou trois jours, assez pour être vendue. » Nous couchons près de la rivière Lolo.

21 juin. — Nous passons de bonne heure devant la petite rivière Guilo, qui serait décidément un bras de la rivière Ivindo: cela constituerait pour cette dernière un delta de dix à douze milles. Nous rencontrons de nouveaux villages Osseyba fondés depuis notre passage. Celui qui était établi en aval de la rivière Ivindo, et qui m'avait attaqué en 1874, s'est porté en amont. Comme dans cette région il n'y a pas de rapides, en passant devant les villages Osseyba tout le monde cesse de pagayer, les pirogues s'accostent, on fume, on répond aux Osseyba qui nous parlent, mais on n'aborde pas.

Nous arrivons aux rapides dangereux. On débarque les esclaves. Une partie des Okanda descend à terre, et l'on traverse la forêt. Les esclaves sont tenus par leurs propriétaires, au moyen de la corde qui sert à les amarrer à la



Hypsingathus monstruosus, rapporté par M. Marche, et donné au Muséum (voy. p. 404). — Dessin de Valette, d'après le sujet.

pirogue; pourtant ces malheureux ne songent guères à se sauver: d'un côté, il est vrai, leurs maîtres les conduisent en esclavage; mais de l'autre, s'ils fuyaient, ils tomberaient entre les mains des Osseyba qu'ils savent anthropophages, et sur le compte desquels on a eu bien soin de leur raconter force histoires plus effrayantes les unes que les autres. A cinq heures, nous arrivons à la chute de Bôoué. Tout le monde débarque; les Okanda viennent me prier de prendre la tête de la colonne, car ils ont peur que les Osseyba ne soient embusqués et ne les reçoivent à coups de fusil; ceux qui font passer les pirogues par-dessus la chute n'oublient pas de chanter à tue-

tête : « Ce sont les Okanda qui descendent, et Maléci, Maléci est avec eux ! » Ils font bien, je crois, de prendre cette précaution, car des Osseyba sont postés en armes au milieu des chutes. Entendant dire que je suis là, le chef vient avec deux ou trois de ses gens pour voir si c'est la vérité; aussitôt qu'il m'aperçoit, il vient avec ses hommes me serrer la main, et me demander d'aller coucher dans son village : ce que je refuse, car je me suis blessé au pied et ne me soucie pas de faire une marche de plus d'une heure. En passant les chutes, les hommes attrapent sur les arbres, dans les petits îlots disséminés au milieu de la rivière, plus de mille chauves-souris, qu'ils s'empressent de faire cuire, et tout le monde se donne une indigestion. L'odeur de leur cuisine m'empêche de manger la mienne.

22 juin. — Partis à sept heures. Nous entrons aujourd'hui dans la région des Okanda. Aussi tous les hommes sont en grande toilette et tirent force coups de fusil pour célébrer le retour. A mesure qu'une pirogue arrive devant son village et se détache de la flottille, les femmes accourent, sautent au cou de leurs maris et leur administrent force tapes amicales sur les épaules en criant : « Chaamba! Chaamba! » puis leur demandent immédiatement ce qu'ils apportent. Ceux qui ont des esclaves les leur montrent. Elles se précipitent dessus, les palpent, les emmènent par leur corde quand ce sont des hommes ou des femmes; quand ce sont des enfants, elles les prennent dans leurs bras, et les conduisent au village.

A trois heures, j'arrivais au village de Boïa, où je devais, hélas! rester plus d'un long mois. Cette des-

1. *Chaamba* est l'expression de bienvenue qu'on s'adresse en se revoyant après une longue absence.

cente avait achevé de m'épuiser; mon état s'aggravait tous les jours.

23 juin. — Je ne sais quand je pourrai quitter Boïa; je suis de plus en plus malade; je souffre horriblement : il m'est impossible de rester assis ou couché; la nuit, je suis obligé de me relever toutes les demi-heures pour marcher un peu. Malgré cela je travaille à mettre en ordre mon journal, que j'adresse à mon ami de Compiègne. Vivrai-je assez pour le revoir?

On ne s'imaginerait jamais le temps que les femmes de ce pays passent à se mettre du blanc, du jaune, du rouge et — qui le dirait? — du noir : elles se peignent ainsi tout le corps avec un rouge végétal délayé dans de l'huile de palme; la plus grasse et la plus reluisante est aussi la plus belle. J'en ai vu une qui est arrivée à se servir de deux miroirs conjugués formant psyché pour arranger sa coiffure; je n'aurais jamais cru que la coquetterie pût rendre une négresse assez ingénieuse pour lui faire découvrir les lois de la réflexion. Elles perdent une partie de leur temps à arracher leurs propres cils, ainsi que ceux des hommes; elles se servent pour cela de la pointe d'un couteau. Je voulus savoir pourquoi elles s'épilent ainsi; elles me répondirent que c'est pour y voir plus clair et se moquèrent de moi. « Les poils que tu as aux paupières, me dirent-elles, doivent t'entrer dans les



Femme Okanda à sa toilette.

Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

yeux et te gêner beaucoup. »

Les Okanda se coupent les dents en pointe. Jusqu'ici on avait cru que, dans ces régions, cette opération était particulière aux Osseyba, et on la regardait comme une marque distinctive des peuplades anthropophages. On va opérer aujourd'hui trois hommes de vingt à vingt-cinq ans : ne faut-il pas profiter d'un scalpel cassé que j'ai donné à Boïa? Les voisins les entourent; l'un après l'autre, on leur place dans la

bouche un morceau de bois rond qui sert d'enclume pour qu'en frappant la dent on ne la fasse pas sauter. On place le couteau sur la dent, et avec un autre morceau de bois qui sert de maillet on la casse en pointe : cette opération doit être en somme assez douloureuse : ils la supportent cependant sans crier ; à chaque grimace qui leur échappe, les assistants rient à pleine gorge et se moquent d'eux. La cérémonie faite, les patients s'en vont, saignant un peu des gencives, et tout joyeux d'en avoir fini. Je demande la raison de cette pratique ; on m'explique

que c'est pour pouvoir manger la viande plus proprement.

3 juillet. — Depuis plusieurs jours je suis resté couché, et de plus en plus malade. Est-ce que décidément je n'arriverai pas aux factoreries ? Boïa vient me voir ; il tourne autour de moi, d'un air embarrassé, je lui demande ce qu'il me veut. Il finit par se décider. « Maléci, me dit-il, est-ce que tu vas mourir ? Tu comprends que si tu meurs, les blancs et tous les noirs de la rivière diront que c'est nous qui t'avons tué. Il ne faut pas mourir. » J'essaye de lui faire



Taille des dents. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

comprendre que cela ne dépend pas entièrement de ma volonté. Je lui promets que, dans tous les cas, je lui laisserai avant de mourir un papier disant à tous les blancs que si je suis mort, ce n'est pas par sa faute. Seulement, en même temps que ce papier-là, il faudra qu'il remette au premier blanc qu'il verra tous mes autres papiers, mes armes et mes bagages. Je lui désigne la place où il devra creuser une fosse et me déposer, pour que si les blancs viennent, ils puissent voir que je n'ai pas été assassiné. Il me répond : « C'est bien, tu peux mourir, je ferai tout ce

que tu m'as dit. » Et il s'en va tout joyeux leur raconter que tout le monde peut être tranquille, que ma mort ne leur causera aucun tourment.

Je me sou mets à une médication énergique, et au bout de quelques jours je sens que je reprends un peu de forces.

7 juillet. — Je commence à croire que je ne mourrai pas en Afrique, du moins à ce voyage-ci. Ce soir, les Okanda viennent s'asseoir autour de moi, et causent. J'essaye de reproduire quelques lambeaux de notre conversation. « Ton pays est bien loin ; dans quelle direc-

tion? » Je leur montre le côté du nord. « Mais les Inenga nous ont dit que le pays des blancs est bien loin, bien loin, à un endroit où le ciel et la terre finissent en pointe et se rejoignent. Ils nous ont dit aussi qu'il y avait d'autres blancs plus « grand monde » que toi, qui n'ont qu'un bras, qu'une jambe et qu'un œil. » J'essaye d'avoir des renseignements sur leur religion; c'est chose compliquée, ils m'ont l'air d'avoir chacun la leur. Les uns croient à une chose, les autres n'y croient pas. Ils sont tous fétichistes et ne connaissent que les esprits, — ceux qui peuvent faire du mal et auxquels ils font des offrandes. Quant aux bons, ils n'en connaissent pas; et pour ce qui est de la vie future, ils n'en ont aucune idée; cependant un individu croira parfois que son père ou son frère est devenu papillon ou oiseau, qu'il a passé dans le corps d'un singe ou d'un autre animal, mais, je le répète, ce sont là des cas particuliers qui ne prouvent rien.

Je parviens enfin à savoir ce que les Okanda font de leurs morts; ce n'était pas facile. Quand on leur demande: « Que fera-t-on de ton corps après ta mort? » ils se sauvent. Jusqu'ici je n'avais rien pu tirer d'eux sur ce sujet. Après une longue diplomatie, je parviens, avec force circonlocutions, à obtenir une réponse: ils m'apprennent qu'ils jettent leurs morts à l'eau, dans l'endroit le plus profond de la rivière, en leur attachant au cou une grosse pierre, afin, disent-ils, que les Osseyba et les Adouma ne prennent pas leur tête pour en faire des fétiches. Quant aux esclaves, on ne prend pas la peine de les jeter dans un endroit spécial du fleuve.

C'est une chose intéressante que de rester longtemps dans un village; on saisit la vie des naturels par ses mille détails, malheureusement on ne peut tout écrire. Dans l'endroit où je suis, il n'y a, par le fait, que cinq ménages, ce qui fait cinq hommes et treize femmes, plus les enfants. Quand une femme fait cuire des vivres, il est bien rare que ce ne soit pas pour tout le monde, j'entends pour tous les hommes, car les femmes mangent à part et ne sont pas les moins bien nourries, sauf pour ce qui est de la viande: elles n'en ont que lorsqu'on tue des animaux à la chasse; les Okanda leur interdisent de manger les poules et les cabris. Ces noirs ne donneraient pas à nous autres blancs une banane sans nous la faire payer; entre eux ils sont plus généreux, et souvent prodigues: lorsqu'il y a des vivres, on gaspille et l'on mange toute la journée; s'il arrive quelqu'un d'un peu loin, on lui sert immédiatement un repas, et tout le monde profite du prétexte pour se remettre à table.

Un moment, j'ai cru qu'ils ne battent pas leurs femmes; mais un jour que je venais d'être témoin d'un acte de brutalité, comme je leur reprochais de maltraiter le sexe, quelques-unes vinrent me dire en cachette que quand je ne suis pas là, c'est bien pis; devant moi, ils n'osent pas trop frapper les femmes;

aussi ces dames profitent-elles de ma présence pour faire enrager leurs seigneurs et maîtres.

10 juillet. — Je vais visiter un village d'Okoaou Bongo. C'est le peuple nain dont parle Duchauillu. Ils ne sont pas de très-petite taille, comme on peut en juger d'après les mesures que j'ai prises; cependant ils sont loin d'être grands. Un seul, un vieillard qui passe parmi les siens pour un géant, a un mètre soixante-deux; la moyenne des hommes est de un mètre cinquante à un mètre cinquante-deux, celle des femmes de un mètre quarante à un mètre quarante-trois.

Ils ne présentent aucune difformité et sont régulièrement proportionnés; les femmes sont très-bien faites; leur figure, un peu ronde, est assez agréable; elles s'arraclent les cils comme les Okanda, mais sont bien moins coquettes. Les Okoa sont grands chasseurs, assez braves, et vont souvent s'embusquer dans la brousse pour tuer les Osseyba.

Ils sont très-friands de la chair du serpent python qu'à cette époque de l'année ils chassent beaucoup; ils mettent pour cela le feu aux herbes, entourent l'espace qui brûle et tuent à coups de sagaie les serpents qui cherchent à franchir le cercle. Je n'ai jamais pu avoir un python entier; j'ai vu souvent les Okanda en rapporter des morceaux qu'ils achetaient chez ces tribus; leurs femmes en font la soupe et en tirent un bouillon huileux à l'apparence peu ragoûtante. Ils cultivent le tabac, que j'ai du reste trouvé partout, jusqu'au dernier point que j'aie pu atteindre. Le chef du village Okoa possède un puissant fétiche pour empêcher les enfants en bas âge de mourir. Aussi de tous les lieux environnants lui envoie-t-on en pension mères et enfants: ce qui lui constitue un assez joli revenu, car il se fait payer fort cher.

15 juillet. — Je vais à Lopé, où je dois m'embarquer pour descendre le fleuve. J'y trouve Sanbagamou, le caporal laptot, remontant avec des caisses qu'il porte à M. de Brazza. Il me remet des lettres de France, et je reçois des nouvelles des miens; j'espère maintenant les revoir bientôt; ma santé continue à se rétablir.

16 juillet. — Quatre heures. Nous débordons: me voici donc parti; mais je ne peux aller loin ce soir, car il y a beaucoup de retardataires. Les Okanda qui m'accompagnent sont complètement indépendants; je n'ai frété pour moi qu'une seule pirogue, mais il en vient une dizaine d'autres qui emmènent des esclaves et surtout des cabris.

Il est écrit que cette journée finira lamentablement et que je la marquerai d'une croix noire. Au moment du départ, j'ai morigéné mes hommes pour qu'ils ne nous surchargent point, ce qui nous exposerait à couler dans les rapides; mais comme il y a famine dans le bas de la rivière, ils ont bondé de vivres les pirogues. Il n'y a pas dix minutes que nous sommes partis, et déjà la pirogue se remplit; nous nous jetons sur un rocher pour ne pas chavirer; je fais débarquer quatre



Chavire dans les rapides (voy. p. 403). — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

hommes, quelques vivres, et nous nous remettons en route un peu allégés.

Une heure après, nous arrivons dans les grands rapides; cela va bien pour commencer, mais gare tout à l'heure! Nous nous engouffrons avec la rapidité de la flèche dans l'espèce d'entonnoir que forme le courant à l'endroit le plus resserré de la passe; d'abord nous filons droit. Au moment où nous arrivons sur un tourbillon, je crie à mes hommes : « Attention! » Mais il est trop tard; nous sommes mis en travers, la pirogue s'emplit et s'incline, tout le monde se jette à l'eau; puis elle tourne, je suis son mouvement en sens contraire et m'y cramponne. en me soutenant, pour garder le haut du corps hors de l'eau et ne pas mouiller mes notes, et me voilà descendant et tourbillonnant avec la pirogue, au milieu

de mes hommes accrochés autour de moi, en attendant que les autres embarcations qui ont vu le désastre viennent nous secourir : sans elles, il nous est impossible de sortir du milieu du courant, et nous allons être broyés sur les roches au bas de la passe; heureusement elles arrivent à temps et nous remorquent au bord. Là on retourne la pirogue, et j'ai la satisfaction de voir que la précaution que j'ai prise d'amarrer tous mes bagages, jusqu'à mon fusil, n'a pas été inutile; tout est sauvé, excepté nos vivres, lesquels sont à vau-l'eau, y compris mes poules, l'espoir des dîners futurs,

qui, attachées ensemble, criant et battant des ailes, vont disparaître dans les remous.

Nous allons coucher sur un banc de sable voisin; nous faisons grand feu, car nous avons terriblement besoin de nous sécher et de nous réchauffer.

17 juillet. — Nous passons une nuit fraîche : nos hommes tremblent de fièvre, et moi, je pourrais bien en avoir gagné un accès. Nous nous arrêtons sur un banc de sable un peu plus bas, pour vider nos caisses et en faire sécher le contenu; tout est trempé, mes pièces d'histoire naturelle, mon linge, mon tabac, et, pour comble de malheur, le soleil ne se montre pas : ce qui, à l'encontre de ce qu'on pourrait croire, est assez fréquent pendant la saison sèche.

18 juillet. — Notre marche est encore retardée, sous différents prétextes, mais en réalité pour attendre les retardataires qui font incantations sur incantations à

leurs fétiches pour qu'ils nous préservent de nouveaux malheurs.

19 juillet. — On part enfin après une nouvelle prière aux fétiches. Ce matin, tout le monde se plaint du froid, excepté moi qui préfère cela au soleil. A quatre heures, nouveau naufrage; tout le monde est sauf, mais la pirogue est complètement vidée. Nous couchons près des Apindji.

20 juillet. — Départ à six heures trente. Nous nous arrêtons sur le grand banc des Apindji. Je suis toujours mouillé à moitié, quand je ne prends pas un bain complet; si je résiste à cette descente, il faut que mon fétiche soit bien bon. J'achète des bananes aux Osseyba établis depuis peu de temps en amont du mont Otombi, en face des Apindji, et qui ont pris possession des anciennes plantations de ces derniers.

Le chef de ces hommes se nomme Madoumbo; il est petit, trapu, poilu; il hésite fort à me donner la main et ne le fait qu'en tremblant. Nous passons sans nous arrêter devant les Alimbongo, malgré leurs cris d'appel, et nous allons coucher au premier village Okota.

21 juillet. — J'en ai fini avec les rapides, je n'ai plus qu'à me laisser descendre, et bientôt nous arriverons à Adanlinanlango.

22 juillet. — Me voici arrivé; je suis à Adanlinanlango, où est la factorerie anglaise. Je n'y trouve que mon ami Manet, qui me dit que la maison allemande va expé-

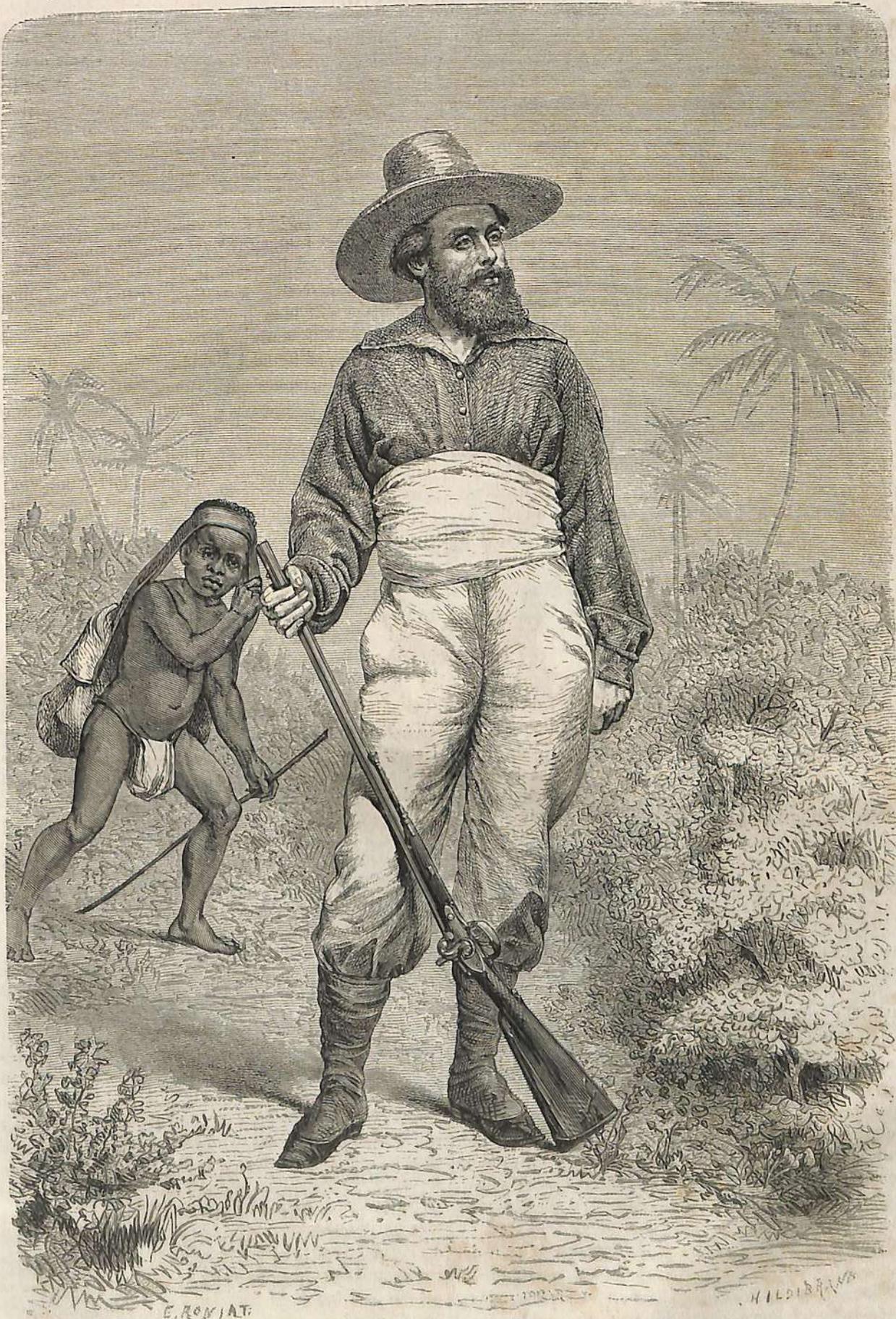
dier au Gabon une chaloupe à vapeur; je pars aussitôt pour la factorerie allemande. Ces messieurs sont fort étonnés de voir un blanc, mais je suis bien vite reconnu, d'abord par les noirs qui sont accourus au-devant de la pirogue, puis par M. Travis, gérant de la factorerie anglaise, que j'avais déjà vu plusieurs fois et qui me présente à M. Luppke, gérant de la maison « germanique ». Celui-ci fait immédiatement décharger ma pirogue par ses hommes, et m'emmène dans sa chambre, qu'il met à ma disposition.

M. Travis m'offre aussi l'hospitalité, mais je crois devoir accepter l'offre de M. Luppke, sur le bateau duquel je compte bien prendre passage pour aller au Gabon.

Le lendemain, malgré ma fatigue, je me hâte de payer mes hommes. Les Okanda, qui passent pour très-voleurs, et qui le sont en effet, ne m'ont pas dérobé un grain de sel pendant tout le mois que j'ai



Le marquis Victor de Compiègne
(voy. p. 410). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.



Alfred Marche. — Dessin de E. Ronjat, d'après nature.

passé seul avec eux, n'ayant même plus mon chien, que j'ai donné à Bouandja. Ils ne se font pas faute de me le faire remarquer, et aujourd'hui, après avoir été payés, ils viennent tous en chœur me dire : « Tu vois, Maléci, que les Okanda sont tes enfants; ils t'ont reconduit jusqu'aux factoreries comme ils te l'avaient promis, et ils ne t'ont rien volé. » Ce que je m'empresse de reconnaître par un cadeau supplémentaire de tabac et de sel, après quoi nous nous séparons enchantés les uns des autres.

C'est ici que je reçois la plus triste nouvelle : de Compiègne, me dit-on, a été tué au Caire. Que nous sommes donc peu de chose ! Il y a quelque temps, je lui adressais, comme à l'ami le plus sûr et le plus cher, les dernières pages de mon journal, le bien le plus précieux du voyageur, et je faisais de lui le confident et l'héritier de mes derniers travaux et de mes dernières pensées. Et je ne devais plus le revoir !

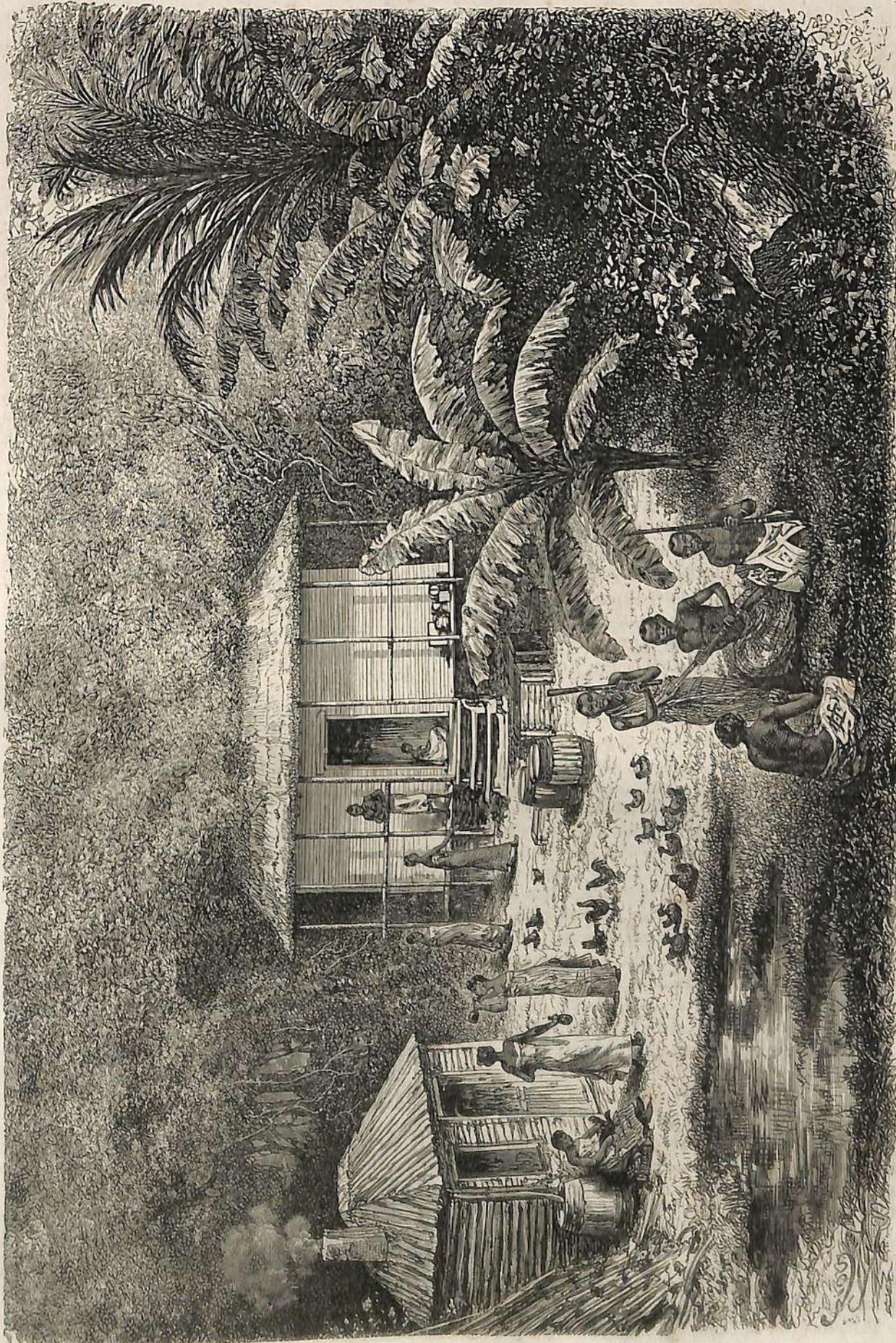
De Compiègne était une de ces natures ennemies du repos, pour lesquelles l'action est un besoin impérieux, vital, et que gêne souvent le cadre de la vie ordinaire; le danger les attire, et il faut qu'elles se dévouent à la patrie, à une idée, à une science. Il était servi par une intelligence merveilleusement souple et par une indomptable volonté. Aussi sa jeunesse se lassa-t-elle vite des séductions de Paris; il avait soif de l'inconnu. C'est en 1869 qu'il partit pour l'Amérique : il voulait parcourir la Floride, remonter le fleuve Saint-Jean et pénétrer jusqu'à ses sources encore mal connues. Là, il fit l'apprentissage du métier d'explorateur, pénible entre tous; il s'habitua à cette vie de voyage où l'on est chaque jour en face de trois ennemis terribles : la maladie, la misère et le danger. Il passa de longues semaines, perdu dans les marais de Floride, vivant de sa chasse, brûlé par la fièvre et dévoré de vermine, n'ayant pour société que les rudes trappeurs, qui, non moins âpres que grossiers, cherchaient à le rançonner et à épuiser sa bourse déjà trop légère. A peine délivré de ses hôtes, il se remit en campagne, arrêté à chaque instant par les difficultés du terrain, abordant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, la région qu'il voulait percer, se heurtant à tous les obstacles, au manque d'argent, au manque de vivres, aux embarras des forêts vierges, revenant toujours à la charge et s'arrêtant sans avoir pu forcer le passage. Il faut lire dans son récit ces pages où il se retrouve tout entier. Après plusieurs mois de vains efforts, au milieu de 1870, il se trouva seul et sans ressources, dans une petite ville de Floride : heureusement qu'un homme obligeant s'y mit à sa disposition. A ce moment, il recevait des nouvelles d'Europe : la guerre venait d'être déclarée; il s'embarqua pour la France.

Aussitôt arrivé, il s'engageait dans un régiment de ligne, et, quelques jours après, était sous les murs de Sedan. Il assista à cet écroulement et se battit jusqu'au soir, en héros, cherchant à rallier les fuyards et tentant jusqu'à la fin l'effort des désespérés. Quelques

jours après, il partait pour l'Allemagne, malade, épuisé, suivant avec ses camarades la « voie douloureuse »; il fut interné à Wesel, où il resta jusqu'à la paix. Quand il revint, la Commune éclatait. Il reprit le fusil contre elle, dans les rangs des volontaires. Nos désastres, la guerre civile succédant à la guerre étrangère, lui laissèrent un souvenir amer et sombre. Il songea à ses rêves d'autrefois, résolu de partir et s'embarqua alors pour le Nicaragua, avec M. Brown. Là, les deux compagnons d'aventures frêtèrent un cotre sur lequel ils parcoururent les lacs, chassant, collectionnant, étudiant, souvent malades et faisant plusieurs fois naufrage. C'est à son retour que je le connus. A cette époque, je revenais d'un voyage dans le Sénégal, la Gambie et la Casamance. Repoussé de l'intérieur par la guerre des Mandingues, j'avais dû renoncer à pénétrer dans le pays, et j'étais venu rétablir ma santé en France. Cette tentative était le commencement d'exécution d'un plan de voyage dans l'intérieur de l'Afrique, que j'avais préparé en 1871 avec mon ami M. Bouvier; je devais essayer, par une route ou par une autre, d'aller du fleuve Sénégal au fleuve Ogooué. M. Bouvier connaissait de Compiègne; il nous mit en relations. La sympathie s'établit vite entre nous, et de Compiègne me proposa d'unir nos forces, nos ressources et de tenter le voyage ensemble. De concert avec M. Bouvier, nous dressâmes le plan d'une expédition sur l'Ogooué. Nous partîmes en 1873. Lui-même a raconté avec verve cette expédition qui dura deux ans. Pendant ces deux années, nous vécûmes côte à côte, affrontant les mêmes fatigues et les mêmes périls : cette étroite union dans les dangers nous avait faits véritablement frères, et j'ai le droit de dire, moi qui l'ai vu à l'œuvre, que la science a perdu en lui un de ses meilleurs pionniers.

Le 3 août, à notre grand étonnement, nous vîmes arriver en pirogue à la factorerie deux officiers de marine : c'étaient MM. J. Boitard, commandant supérieur du Gabon, et Gallais, aide-médecin de marine, venus ensemble par terre du bassin de la rivière Como. Ils étaient partis de Libreville, c'est-à-dire de la capitale du Gabon, avec l'*Arbatète*, aviso à vapeur, avaient remonté le Como, et de là avaient gagné par terre le lac Asingo qu'ils avaient atteint la veille dans la matinée. Là, ils s'étaient embarqués sur une pirogue qui les avait amenés à la factorerie anglaise. A leur arrivée ils avaient appris mon retour. M. Boitard, que je n'avais pas l'honneur de connaître, eut l'amabilité de me faire une visite. Il m'offrit de repartir le lendemain avec lui par le chemin qu'il avait pris pour venir; j'acceptai et je fis mes adieux à mes hôtes qui, dans ces quelques jours, étaient devenus pour moi des véritables amis.

Le commandant Boitard n'était pas venu dans l'Ogooué pour y faire une simple promenade. Les Ouroungou et les Kama, qui habitent l'embouchure du fleuve, ainsi que les Gallois et les Inenga, savent parfaitement que pendant la saison sèche les *owaro-toutou*



Une factorerie. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffiniers de Norderck.

(bateau-fumée) du commandant des blancs ne peuvent ni remonter l'Ogôoué, ni pénétrer dans le Fernand-Vaz. Ils en profitent pour voler et piller les traitants, et faire subir aux blancs mille vexations. Le commandant Boitard a voulu leur prouver qu'il peut amener des soldats par terre pour les mettre à la raison. Moi qui connais les noirs, je suis certain que la leçon leur profitera : à l'avenir ils se tiendront aussi sages pendant la saison des basses eaux que pendant la saison des crues. Peu à peu notre domination sur ce coin de l'Afrique occidentale s'affermira et s'étendra.

Le 4 août, au petit jour, après nous être réconfortés d'une tasse de thé, nous nous mettions en route. Le gérant de la factorerie anglaise nous avait prêté une grande pirogue dans laquelle nous pourrions nous mettre à l'abri tous les trois, avec Kerno, l'interprète et le guide du commandant. Kerno est un Sénégalais exilé il y a quelques années au Gabon pour cause politique ; il est fort intelligent en matière de commerce : il a déjà parcouru le pays en tous sens, et remonté un des premiers l'Ogôoué ; il a servi d'interprète et de pilote au commandant Serval, au lieutenant Aymès, et s'est toujours montré très-serviable et très-fidèle ; il est à juste titre le noir le plus considéré du Gabon.

Nous arrivons le soir même au lac Asingo. Le lecteur se rappelle qu'au début de mon voyage j'avais trouvé ces régions inondées : cette fois, au contraire, la saison sèche est bien établie ; les eaux sont très-basses, limpides et claires ; des bancs surgissent de tous côtés, ils ferment presque la rivière Jougavisa et nous obligent à prendre un des canaux latéraux ; nous n'arrivons que très-tard, vers neuf heures du soir, à l'île où nous devons reprendre l'escorte du commandant, composée de Sénégalais.

Le lendemain matin nous partons de bonne heure, et nous allons accoster un village Pahouin qui se trouve au nord du lac ; nous devons y prendre le sentier et acheter quelques vivres. Nous nous mettons en route à la file indienne, par monts et par vaux. Cette époque de l'année est bien choisie pour une expédition de ce genre. Aux autres saisons, le terrain que nous parcourons pendant cette première journée est toujours inondé. En ce moment-ci la route est encore fatigante sous bois, les chemins sont glissants, mais on voyage presque à pied sec. De plus, les ruisseaux que nous rencontrons sont limpides ; cela nous permet de nous baigner aux haltes du matin et du soir et de nous désaltérer dans l'eau fraîche. Notre marche dure trois jours à travers un pays d'où la liane à caoutchouc et l'ébénier, exploités avec excès par les Noirs, ont presque entièrement disparu, ce qui menace d'être un dommage presque irréparable pour ce canton de l'Afrique occidentale.

Durant ces trois jours nous n'avons pas eu l'occasion de tirer un seul coup de fusil ; à peine avons-nous entendu dans les bois quelques oiseaux ; en somme, pauvre pays de chasse. Il est vrai que ce sont des Pahouins (ou M'Fans) qui habitent ces régions,

et que partout où ils arrivent ils détruisent le gibier autour d'eux. Cette nation est, avec celle des Bakalais, la seule qui fasse des chasses réglées. Les Pahouins entourent quelquefois une étendue de terrain de plusieurs kilomètres carrés par des palissades de pieux dans lesquels ils enchevêtrent des lianes ; puis ils rabattent le gibier vers ce terrain avec leurs filets, et bien peu d'animaux parviennent à rompre le cercle. Ensuite, resserrant toujours l'espace, ils arrivent à enfermer le gibier qu'ils ont fait ainsi prisonnier dans un enclos relativement très-petit ; tout autour, ils établissent des abris, des feux, et vivent là, dans la ripaille, jusqu'à ce qu'ils aient tout tué, tout mangé.

Le 7, vers neuf heures, nous arrivions sur les bords du Como, à l'endroit où M. Grout, lieutenant de vaisseau commandant de l'*Arbalète*, nous attendait avec son aviso. A 7 heures du soir, nous atteignîmes le Gabon. J'allai prendre aussi possession de la cabine que le commandant avait gracieusement mise à ma disposition à bord de l'*Eurydice*, qui, comme stationnaire, remplaçait peu avantageusement notre pauvre *Cordelière* défunte.

Le lendemain, le docteur Barret prit possession de ma personne ; il me trouva fort avarié, mais il me consola en m'assurant que j'avais des chances de me rétablir et d'arriver jusqu'en France. Grâce à ses soins, je fus en état, le 23 août, de m'embarquer sur la *Dive* pour aller prendre à Dakar le paquebot qui devait me ramener en Europe.

L'estuaire du Gabon forme une vaste rade, la meilleure de la côte occidentale, dans laquelle viennent se jeter deux rivières : le Como et le Rambôé. L'entrée en est facile, même pour les navires du plus fort tonnage. En pénétrant dans la rade, on aperçoit sur la rive droite, dominant ce vaste bassin, le mont Bouet, ainsi baptisé en souvenir du fondateur de la colonie. Au pied de la hauteur, une maison en briques rouges tranche sur le fond de la verdure sombre qui borde le rivage : c'est la Mission catholique. Un peu plus loin, quelques cases en bois, puis deux carrés de maisons blanches : c'est Libreville, ou Plateau, le siège du gouvernement, avec l'hôpital ; plus au fond, on peut distinguer dans le lointain, sur la plage, les demeures de Glass, où sont les principaux établissements de commerce anglais, allemands et américains ; puis, sur une éminence, Baraka, la Mission américaine, et Prince-Glass, le village des noirs. Enfin, au dernier plan, l'île aux Perroquets et l'île Coniquet ferment le coup d'œil de la rade et cachent l'embouchure du Como et du Rambôé ; à l'horizon, ondulent les premières lignes de montagnes du continent africain, dont les teintes, s'affaiblissant par degrés, se fondent et s'évanouissent dans le bleu intense du ciel. C'est à l'entrée de la rade, sur la rive gauche, que s'élève le village du feu roi Denis, de qui l'on a si souvent parlé et qui fut décoré par le gouvernement de Juillet pour sa conduite hospitalière envers nos nationaux. Il a pour successeur son

filz Félix, ancien commis aux vivres du gouvernement, qui a quitté la plume pour prendre le sceptre royal de son père. Je le connaissais déjà dès notre premier voyage, mais j'eus la chance de le voir cette fois en grand costume, le 15 août, à la cérémonie de l'Assomption. Nous étions à la messe officielle de la Mission, avec le commandant, les officiers et les autres blancs de la colonie, à nos places réservées, lorsque Félix se présenta, chamarré de pied en cap et revêtu d'un costume qui laissait bien loin derrière lui tous les généraux de la foire au pain d'épice. On fut fort embarrassé; on ne voulait pas le laisser dans les rangs de ses

sujets; on ne voulait pas non plus le placer avec le commandant et les officiers. On trancha la difficulté en lui disposant un siège isolé, au milieu de l'allée qui sépare les chaises, d'où il assista à l'office avec une gravité superbe et un parfait contentement. Félix est un garçon intelligent; il a été élevé par la Mission, où il a reçu une bonne éducation primaire; il parle et écrit fort bien le français. J'ai déjà dit qu'il a servi dans l'administration coloniale; il n'a qu'un tort pour le moment : il était doux et serviable, les grandeurs lui ont tourné la tête. Cependant, le premier enivrement de sa royauté noire une fois passé,



Village Pahouin. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. A. Coffinières de Nordeck.

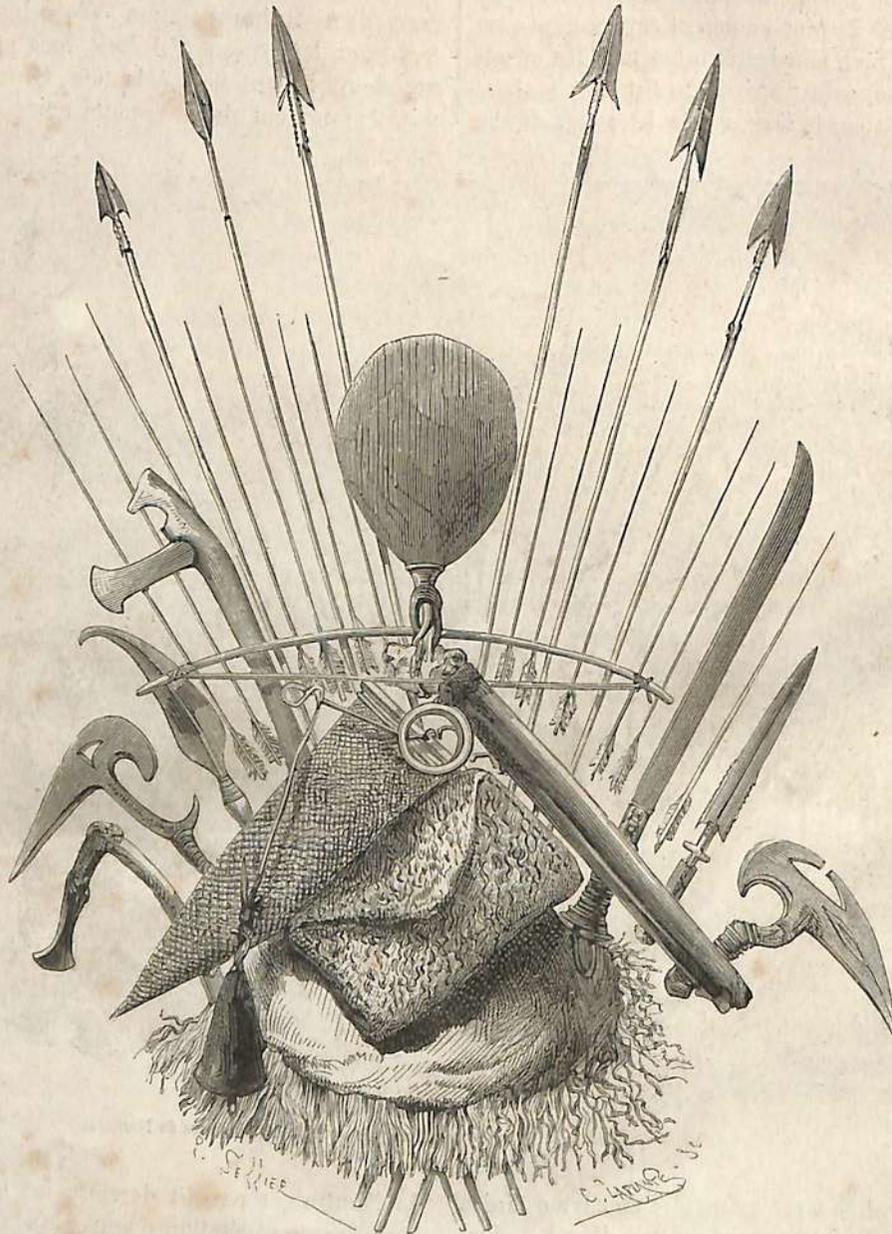
ce soi-disant roi, qui n'est qu'un sire de carton, finira par comprendre qu'il ne peut traiter d'égal à égal avec le commandant de la colonie.

Je trouvai le Gabon fort changé depuis trois ans; les soins et les travaux de l'administration de la marine ont notablement amélioré l'état de notre colonie. Quand j'y suis arrivé pour la première fois, on ne pouvait aller par terre, de Libreville à Glass, qu'à marée basse, en suivant la plage; le sentier qui y conduisait passait au milieu de fondrières et de marigots vaseux, d'où l'on ne sortait que brisé de fatigue, trempé, embourbé des pieds à la tête. Il y avait bien, dans le temps, une belle route qui partait du jardin

de l'amiral et passait derrière les habitations, mais la puissante végétation des tropiques en a repris possession, et la forêt vierge l'a envahie. Aujourd'hui, grâce aux travaux qui ont été activement poussés par M. le capitaine de frégate Clément, commandant particulier du Gabon, et par son successeur, M. Boitard, on peut aller à toute heure, non-seulement de Glass à Libreville, mais encore pousser jusqu'à la Mission française et jusqu'à la Mission américaine. La route a trois ou quatre mètres de largeur, et sur les marais, sur les marigots ont été établis des ponts solides, qui permettent la circulation des chariots et le transport commode des marchandises. Le commandant Clé-

ment a aussi fait bâtir un poste de douane à Glass, et, à côté, un vaste abri pour les troupeaux du gouvernement; derrière s'étend un jardin cultivé par les douaniers, et où l'on a récolté cette année des légumes magnifiques. On en tire aussi du jardin de l'amiral, qui a été conservé en partie; mais nulle part la culture ne réussit mieux que dans les jardins des

Missions catholique et américaine et à l'établissement des sœurs : cela tient à ce qu'elle y est pratiquée en grand et d'une manière suivie, car les bras ne manquent pas. En effet, tous les enfants, outre les heures de classes auxquelles ils sont astreints, fournissent quelques heures de travail manuel. C'est une excellente mesure : ces enfants, une fois revenus



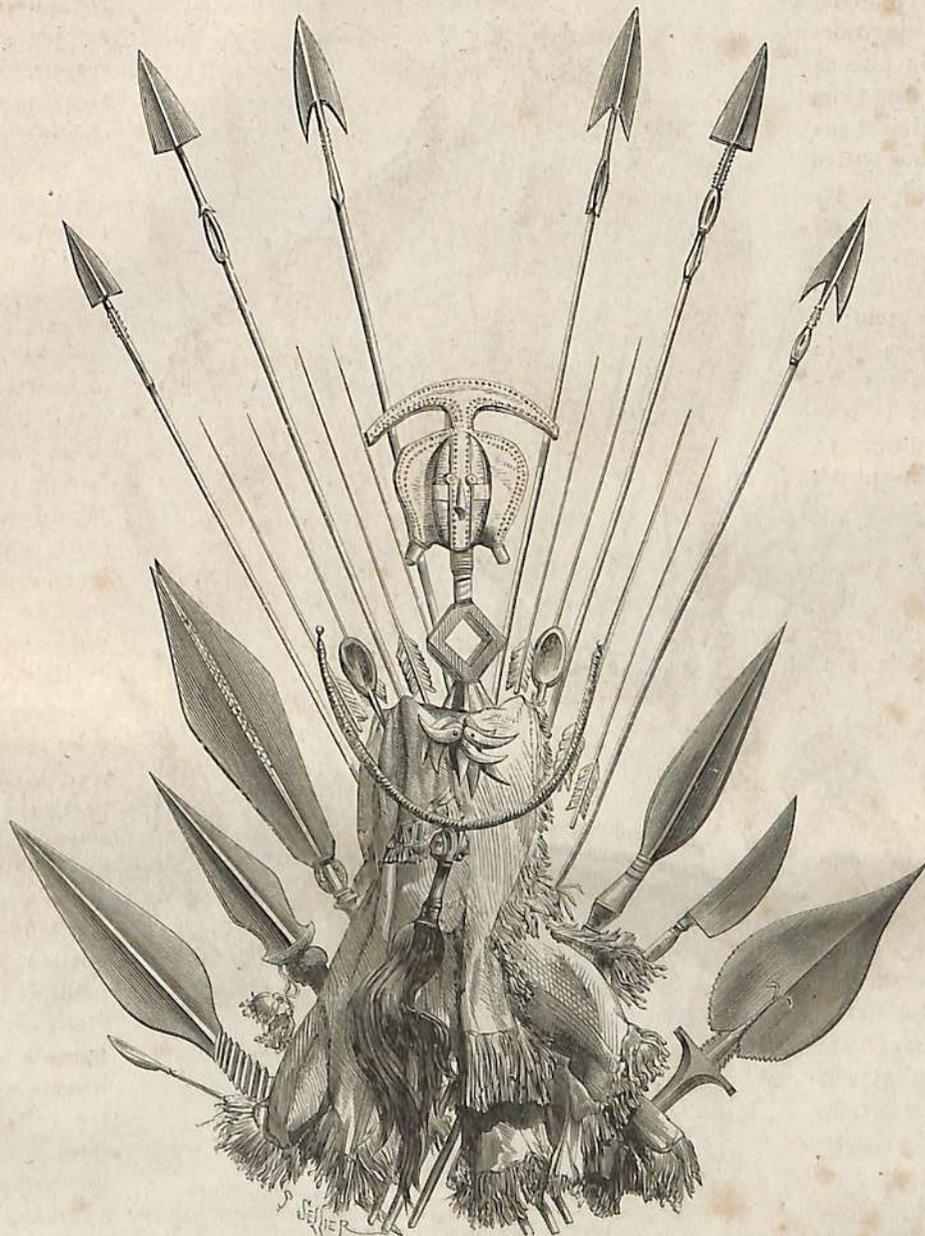
Armes, ustensiles et objets divers rapportés par M. Marche, et donnés au Muséum ethnographique.
 Sac de chasse des Osseyba; — arc et flèches Adouma;
 couteau de sacrifice des Osseyba; — chasse-mouches; — sabres et poignards. — Dessin de P. Sellier, d'après nature.

au village, pourront à leur tour instruire leurs compatriotes, et s'ils triomphent de l'apathie et de l'insouciance des noirs, contribueront à répandre dans les villages quelques indications et quelques procédés utiles. Presque tous sont jardiniers; quelques-uns charpentiers, d'autres maçons, etc.... D'anciens esclaves libérés cultivent aussi les légumes, mais, je dois le dire, leurs produits sont généralement très-médiocres.

Je suis allé faire une visite à la Mission catholique, dont les Pères ont toujours été pleins de prévenance pour moi : là aussi j'ai trouvé du changement. Mgr Bessieux est mort. Depuis quelques années déjà il était très-souffrant et fort affaibli; mais, malgré tous les conseils, il avait refusé de rentrer en France. Il a voulu mourir dans cette Mission qu'il avait fondée et, on peut le dire, bâtie de ses propres

mains. Les commencements avaient été très-durs pour lui. Arrivé le premier dans un pays entièrement sauvage alors, où les noirs regardaient toute espèce de travaux, surtout ceux de la terre, comme avilissants, il lui fallut, sous ce soleil meurtrier, prendre lui-même la pioche et la bêche, et donner aux paresseux l'exemple du travail. C'était là une tâche regardée

avec raison comme presque impossible pour un blanc, comme l'atteste le cimetière de la Mission, où reposent maintenant tant de fervents apôtres venus d'enthousiasme pour prendre part aux fatigues de Mgr Bessieux. Lui seul a pu soutenir cette vie pendant quarante années et résister à ce climat où les autres Européens ne séjournent pas impunément plus de



Armes, ustensiles et objets divers rapportés par M. Marche, et données au Muséum ethnographique
Fétiche des Obamba; — sagaies; — nattes à pague;
poignards des Osseyba, des Obamba et des Adziana. — Dessin de P. Sellier d'après nature.

deux ou trois ans. Malgré tous les tracassés et toutes les traverses, la Mission a prospéré. Les Pères ont agrandi leurs plantations, qui sont aujourd'hui fort vastes; ils ont édifié leur école, qui, bâtie dans le principe en bambou, a été d'abord reconstruite en planches, puis en pierre de la main même des enfants qu'elle contient. L'église est fort belle.

A Mgr Bessieux a succédé, en qualité d'évêque du

Gabon, le P. Lébert, bien connu par ses travaux, grammaire et lexique, sur la langue M'pongoué, et qui, depuis de longues années, partageait les travaux de Mgr Bessieux. Je revis également le P. Stoffel; lui aussi commençait à se fatiguer; je le trouvai fort affaibli par le climat.

Je n'ai pas voulu quitter les Missions sans aller à l'établissement des sœurs: deux d'entre elles, nouvelle-

ment arrivées, venaient de succomber; une troisième était obligée de se rembarquer pour la France. Que de dévouements obscurs! Que de sacrifices ignorés! Quant à la Mission américaine, établie à Baraka, je n'ai pu la visiter. Elle est dirigée actuellement par le Révérend Bushnell; elle prospère; il est seulement à regretter que, dans une colonie française, on n'y enseigne aux enfants que l'anglais.

Heureusement, le français s'impose de plus en plus aux noirs, grâce aux traitants sénégalais et aux relations avec nos autres établissements de la côte, grâce enfin à la présence de nos nationaux.

Le commerce du Gabon est alimenté, en première ligne, par l'ivoire et le caoutchouc; puis viennent l'ébène, et le bois rouge de teinture. Ce dernier s'expédie plutôt comme lest de retour; il revient à cinq centimes la bûche, payée en marchandises. La bûche d'ébène se paye (toujours en marchandises) de cinquante centimes à un franc. Quant à l'ivoire, la concurrence des acheteurs l'a fait monter beaucoup, et les noirs deviennent de plus en plus exigeants. Le produit le plus avantageux, comme bénéfice, est sans contredit le caoutchouc. C'est un malheur que la récolte n'en puisse être réglée, car le jour n'est peut-être pas loin où il deviendra très-rare. Les noirs commencent depuis trois ou quatre ans à y mélanger le suc d'autres lianes et à y mêler des cailloux quand ils le vendent au poids. Le grand commerce est actuellement entre les mains de deux maisons, l'une anglaise, l'autre allemande, qui bientôt monopoliseront tout le mouvement commercial du Gabon. Le commerce français n'est représenté, à Libreville que par de petites maisons faisant le commerce de détail: tous les autres établissements de commerce sont à Glass et à Prince-Glass.

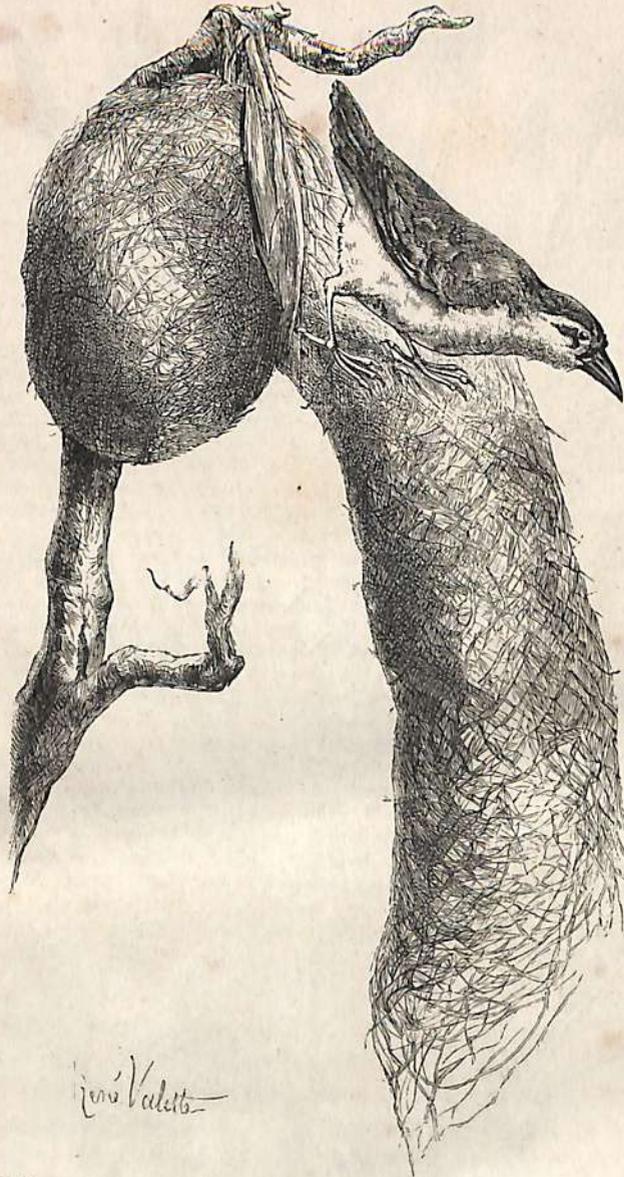
L'élevage des bestiaux est extrêmement difficile et demande des soins constants et multipliés; il n'y a réellement que ceux des Missions française et américaine qui méritent d'être appelés à paraître sur une table. Le troupeau du gouvernement, qui donne pourtant bien du tracàs à l'administration, et qu'on a essayé de recruter de différents points de la côte, ne

fait que dépérir de jour en jour, quoiqu'on le renouvelle constamment. Heureusement que les chèvres et les moutons ne manquent pas.

Le matin du 23, j'allai remercier M. le commandant Boitard de la bienveillance particulière qu'il m'avait témoignée et de tout ce qu'il avait fait pour l'expédition française de l'Ogôoué; je pris congé du docteur Barret, de mon ami Mouneyres, et de tous les officiers du carré. Je leur adresse ici l'expression de toute ma gratitude, ainsi qu'à M. Prost, capitaine de frégate, commandant de la *Dive*, et à ses officiers, qui m'ont reçu comme un ami: particulièrement M. Lecourtois, second du bord, et M. le docteur Frison, qui m'a continué les bons soins de son collègue le docteur Barret. Le moment de l'embarquement était arrivé; on transborda à bord de la *Dive* les caisses qui contenaient les collections zoologiques et ethnographiques que je rapportais de cette pénible campagne, et quelques heures après

j'étais en pleine mer. Le 20 septembre, j'arrivais en France, après une absence de deux ans et demi, épuisé, il est vrai, par la fatigue, et surtout par la maladie, mais ne désespérant pas cependant de me rétablir assez pour reprendre le cours de mes voyages.

Alfred MARCHÉ.



Nid de coluspaser simplex, rapporté par M. Alfred Marché, et donné au Muséum.
Dessin de R. Valette, d'après le sujet.